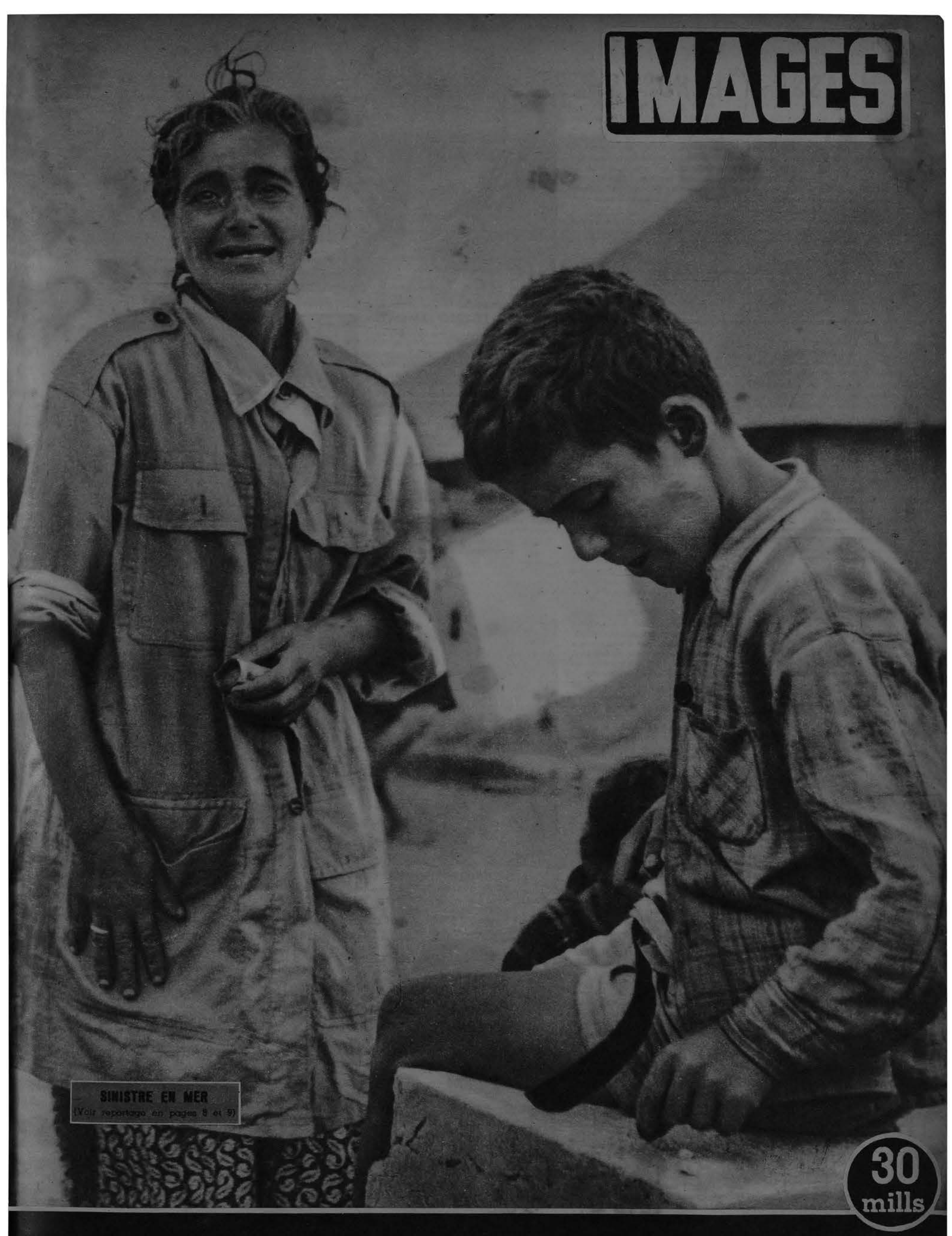
IMAGES



SINISTRE EN MER
(Voir reportage en pages 8 et 9)

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 839 — LE CAIRE (EGYPTE) — 7 OCTOBRE 1945

L'actualité politique

IMPASSE A LONDRES

La Conférence des ministres des Affaires Etrangères qui se tenait à Londres vient de suspendre ses travaux à la suite des divergences ayant surgi entre les délégations anglo-américaine et soviétique. Il s'agit d'une simple question de procédure : fallait-il exclure la France et la Chine des discussions sur les traités de paix des pays balkaniques ? M. Molotov, qui avait accepté au cours des premières réunions du Conseil d'inviter la France et la Chine à participer à ces travaux, s'était ravisé en dernier lieu et, se basant sur un texte précis des accords de Potsdam, il avait insisté pour que seuls les Etats signataires des termes de la reddition puissent prendre part à la préparation du traité de paix d'un pays donné. M. Byrnes, soutenu par M. Bevin, s'éleva contre cette restriction et contre l'élimination des deux membres permanents du Conseil de Sécurité. Il a dû invoquer la décision adoptée par le Conseil des ministres des Affaires Etrangères au début de sa session.

Des efforts auraient été prodigués pendant plusieurs jours pour rapprocher les points de vue divergents, mais les deux parties n'étaient pas réellement disposées à céder ou même à faire des concessions.

Ainsi, le secrétaire d'Etat américain offrit d'admettre le point de vue soviétique à condition que le Conseil accepte de convoquer une Conférence de la Paix des principaux Etats intéressés. Cette solution était inacceptable pour les Russes, puisqu'elle signifiait non seulement la participation de la France et de la Chine, mais aussi celle des divers pays européens et non européens qui contribuèrent militairement à la lutte contre l'Allemagne et ses satellites. Au lieu de circonscrire les débats, comme le voulaient les Russes, la proposition tendait à les étendre. Du moins avait-elle l'avantage d'être conforme aux accords de Potsdam et de réduire ainsi la force de l'argument soviétique.

En définitive, on se rendit à l'évidence : sur cette question de procédure, il n'y avait pas pour le moment de terrain d'entente. Le Conseil suspendit ses travaux. Quant aux représentants des ministres qui auraient dû siéger dans les intervalles entre les sessions, ils se trouvent également bloqués. Le Conseil de Londres, conçu comme une institution siégeant en permanence, essuie son premier échec quelques semaines après sa création. Le communiqué final ne laisse même pas entendre de quelle manière et à quelle date le Conseil reprendra ses travaux.

L'échec est donc total. A quoi faut-il l'attribuer ?

O

Notons tout d'abord l'importance considérable qu'attribue Moscou aux termes des accords de Téhéran, de Yalta et de Potsdam. Les Russes n'entendent pas revenir sur les décisions adoptées par chacune de ces Conférences. Ils sont résolus à les appliquer à la lettre, mais ils entendent aussi que les Alliés occidentaux les respectent intégralement. Or, n'est-ce pas porter atteinte à ce caractère définitif des accords des Trois Grands que d'admettre leur modification par le Conseil des ministres des Affaires Etrangères ?

Il faut ajouter à cette raison de principe l'irritation provoquée par l'attitude anglo-américaine à l'égard de la Roumanie et de la Bulgarie. A la rigueur, l'U.R.S.S. pourrait envisager de faire des concessions à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis pour obtenir la reconnaissance des gouvernements roumain et bulgare, mais elle n'entendait pas se trouver dans une telle nécessité en ce qui concerne la France et la Chine.

En outre, la récente orientation de la politique française n'est pas envisagée d'un œil favorable par les Russes. En se rapprochant de plus en plus des Anglo-Américains, la France se détache forcément de Moscou. Les Russes accusent même certains chefs radicaux et socialistes français de pratiquer une politique dirigée contre l'U.R.S.S. L'exclusion de la France pourrait donc tenir lieu d'avertissement.

Maintenant, si nous nous tournons du côté allié, nous rencontrerons également des raisons de principe, mais aussi et surtout des considérations de prestige. Par principe, les Anglo-Américains n'entendent pas rétracter une décision régulièrement prise et qui a pour effet de reconnaître à la France et à la Chine le rôle particulier qu'elles sont appelées à jouer dans la nouvelle organisation internationale.

Jusqu'à une date récente, les Anglais et les Américains étaient en apparence moins soucieux du rôle de ces deux puissances et surtout de celui de la France. Mais on aurait tort de négliger les facteurs qui ont provoqué une révision de cette attitude : San-Francisco, le voyage du général de Gaulle aux Etats-Unis, le rapprochement avec la Grande-Bretagne.

Le prestige des Anglo-Américains s'oppose par ailleurs à l'élimination de la Chine et de la France des discussions concernant le règlement balkanique. Un intérêt commun leur commande, enfin, de garder à leurs côtés, lors de l'examen de ces questions épineuses, le ministre français, car en Europe orientale et dans les Balkans, la France a des vues conformes à celles des Anglo-Américains.

O

Non, décidément, toutes ces raisons réunies ne suffisent pas pour expliquer l'échec de la Conférence de Londres. Les principes et le prestige peuvent être sauvegardés de mille et une manières. Ils ne sauraient, à eux seuls, provoquer cette commune intransigeance.

Les raisons véritables sont plus profondes. Elles ont d'ailleurs une même origine : une méfiance persistante, que quatre années de lutte et de travail commun n'ont pas suffi à dissiper.

L'U.R.S.S. cherche-t-elle à sortir de son isolement ? Revendique-t-elle le libre passage vers les mers ouvertes, ce qui constitue une demande légitime, indépendamment de la victoire remportée à l'Est et à l'Ouest ? On parle aussitôt de visées d'expansion... Méfiez-vous !

Si l'U.R.S.S. insiste pour l'établissement à proximité de ses frontières de gouvernements amicaux ne nourrissant pas de desseins hostiles à son égard, on se méfie : politique de zones d'influence !

M. Molotov pose-t-il la candidature de son pays pour exercer le trusteeship sur l'une ou l'autre des colonies italiennes ? On ne tardera pas à soutenir que la Russie veut s'implanter en Méditerranée ou dans le Moyen-Orient au détriment des puissances occidentales.

Une diplomatie hermétique et mystérieuse, pratiquant une politique dont les buts ne sont jamais discutés en public, donne de la consistance à cette méfiance à l'égard de l'U.R.S.S.

Les Russes sont d'ailleurs animés de sentiments analogues en ce qui concerne leurs associés occidentaux. Ils les soupçonnent de vouloir rétablir la politique d'équilibre des forces en Europe et de chercher à gêner leurs aspirations légitimes ailleurs.

Le Bloc Occidental — union économique et militaire des pays occidentaux, y compris la Grande-Bretagne et la France — donne beaucoup d'inquiétudes aux Russes... Ils y voient une tentative de créer un nouveau « cordon sanitaire », ou même une alliance dirigée exclusivement contre l'U.R.S.S.

Moscou évite soigneusement le sujet de la bombe atomique, mais il n'est pas difficile de deviner la pénible impression provoquée par la décision anglo-américaine de ne pas communiquer le secret de fabrication de la bombe. Cette décision est assurément malheureuse, car elle démontre que les grandes puissances n'ont aucune confiance dans le Conseil de Sécurité qu'elles ont institué elles-mêmes.

Enfin, si les Alliés continuent à manifester une certaine méfiance désuète contre l'action des représentants et émissaires soviétiques à l'étranger, les Russes se révèlent beaucoup plus chatouilleux sur ce chapitre. D'où l'hostilité contre toute intrusion étrangère dans leur pays ou dans les territoires occupés par eux.

Avec tant de méfiance dans leurs cœurs, est-il étonnant que les efforts des ministres des Affaires Etrangères aient abouti à un échec ? Le miracle est d'avoir réussi à préserver l'unité tant qu'il s'agissait de faire la guerre.

L'échec de la Conférence de Londres a souligné la tâche qui s'impose à l'opinion publique dans les pays démocratiques : celle d'examiner les véritables causes de méfiance qui existent entre l'U.R.S.S. et les Anglo-Américains et de les éliminer dans le plus bref délai.

Une Conférence des Chefs, dont le programme consisterait à aborder de front les problèmes fondamentaux qui divisent les Alliés, pourrait transformer en un succès durable l'échec enregistré cette semaine à Londres.

J. A.



LE TRAITÉ ÉGYPTO-YÉMÉNITE

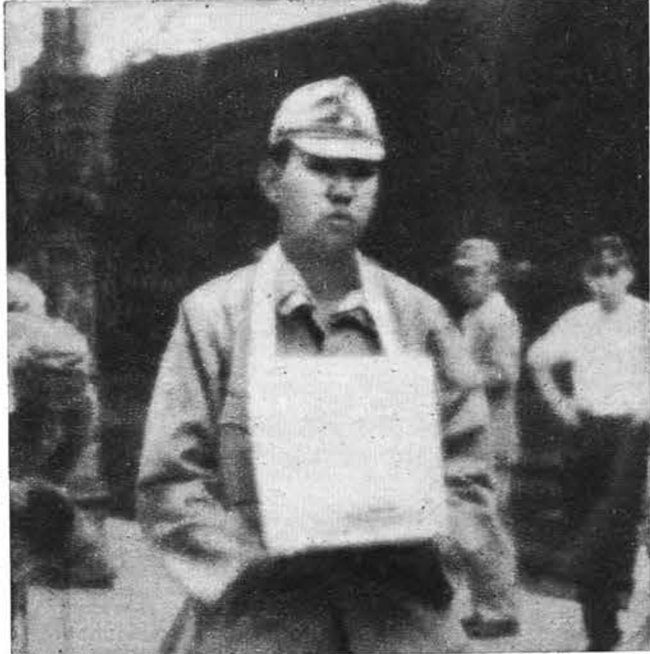
Un traité d'amitié a récemment été signé entre l'Egypte et le Yémen. On voit ici le représentant du Yémen : S.A.R. le Prince Seif el Islam, apposant sa signature au bas du traité. A droite, S.E. Abdel Hamid Badaoui pacha qui a signé l'accord pour l'Egypte. Ce traité qui rapprochera davantage les deux pays a été signé au palais des Affaires Etrangères à Bulkeley.





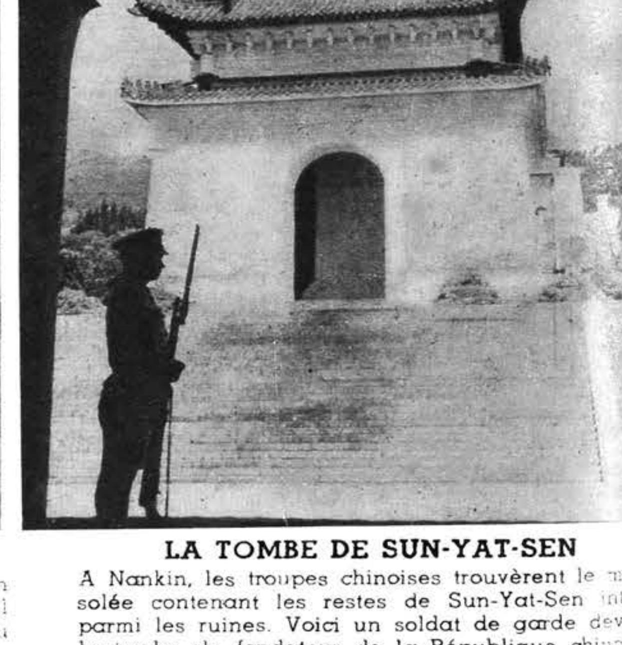
AZZAM BEY A LONDRES

Le secrétaire général de la Ligue Arabe, Azzam bey, s'est récemment rendu à Londres en vue de discuter avec les autorités britanniques du problème palestinien. Il poursuivra ensuite son voyage aux Etats-Unis. Le voici à Londres à la porte de son hôtel. Derrière lui : Mohamed Sadek Azzam. A sa gauche : le Dr Mohamed Salem.



LES CENDRES D'UN CAMARADE...

Un prisonnier japonais ramène du front les cendres d'un camarade dans un sac attaché autour du cou. S'agit-il encore d'une victime du hara-kiri ? Nombre de fils du Soleil Levant n'ont pu survivre à la honte de leur défaite...



LA TOMBE DE SUN-YAT-SEN

A Nankin, les troupes chinoises trouvèrent le mausolée contenant les restes de Sun-Yat-Sen intact parmi les ruines. Voici un soldat de garde devant la tombe du fondateur de la République chinoise.

LE PILOTE RADWAN DEVANT SES JUGES

Devant le conseil de guerre, le procès du pilote Mohamed Radwan suit son cours. Inculpé de désertion et de trahison, Radwan est défendu par ses avocats contre ces accusations. Plusieurs points restent à établir, et les défenseurs soulèvent même la question de prescription. Entre temps, les plaidoiries se poursuivent tandis que l'accusation est implacable. A gauche : entre deux audiences, une attitude de l'accusé fumant une cigarette. Ci-dessous : le procureur général prononce son réquisitoire devant quelques membres du tribunal militaire. De longues discussions se sont engagés, par la suite, entre le conseil de guerre présidé par S.E. le Lewa Hussein Mahmoud pacha, l'avocat de la défense et le procureur général.







Le coton, grossièrement cardé, est vaporisé afin de lui donner une certaine humidité. Les ouvriers préposés à ce travail s'acquittent de leur tâche avec ardeur. (Photo Bela Zola)

L'OR BLANC

Une dépendance étroite existe entre la situation du coton et notre économie nationale. Le coton représente, en effet, près des neuf dixièmes des exportations égyptiennes. Maintenant que les restrictions sur le commerce cotonnier sont en voie d'être supprimées, assisterons-nous aux phénomènes qui se sont manifestés après la dernière guerre ?

En 1919-20, nous avons assisté à une demande générale de toutes les matières premières, dont les prix ont haussé à des niveaux inconnus jusqu'alors et qui, pour plusieurs d'entre elles, ne devaient jamais être atteints depuis. Le coton américain a été coté près de 44 cents et notre contrat Sakel 200 tallaris environ. Moins d'un an après, l'Américain tombait à moins de 11 cents et le Sakel à 18 tallaris. L'amplitude des fluctuations des prix des produits finis a naturellement été beaucoup moins grande. L'Egypte, dont le coton et ses dérivés constituent les 85% de son exportation, s'est trouvée particulièrement favorisée par le mouvement de hausse, mais très éprouvée par la baisse.

Ces soubresauts ont provoqué dans l'économie de tous les pays de sérieuses répercussions. C'est pour les éviter durant et après la présente guerre que les gouvernements alliés ont instauré un système de contrôle généralisé ayant pour but, en dépit de l'énorme inflation monétaire et de crédit, de maintenir les prix des matières premières et des produits finis dans des limites raisonnables. Ce contrôle a donné des résultats très satisfaisants dans les pays où il a été strictement appliqué et où il a reçu l'appui sincère de la masse de la population ; le coût de la vie en Angleterre et en Amérique s'est ainsi maintenu à un indice inférieur à 150.

C'est à cette politique de contrôle que nous devons, en grande partie, attribuer le fait que nos cotons n'ont pas haussé outre mesure. *Au reste, l'Egypte n'a pas lieu de se plaindre de la chose : ses termes d'échange avec l'étranger ont évolué nettement en sa faveur depuis 1939 ;* l'ensemble des produits que l'Egypte importe est à un indice variant entre 150 et 250, tandis que le coton qui constitue son principal produit d'exportation vaut aujourd'hui quatre fois son prix d'avant-guerre, et par ailleurs nos exportations invisibles aux armées alliées se sont faites dans l'ensemble à un indice se rapprochant de 300.

Loin de déplorer la stabilité des prix, nous devons l'encourager, car, exportateurs d'une matière première dont les fluctuations de cours sont grandes, et importateurs principalement de produits finis dont les niveaux de prix sont plutôt stables, plus que tout autre pays, nous subissons les chocs des cycles économiques.

●

En l'absence de données, il est très difficile de définir d'une façon précise la situation actuelle des cotons. *Il est indéniable que de grands stocks existent. Au 31 juillet 1945, les stocks mondiaux s'élevaient à 28 millions de balles contre 21.600.000 en 1939.* L'augmentation est surtout sensible au Brésil qui a considérablement étendu son acréage pendant la guerre, et en Egypte. Au 31 août 1945, il existait dans le pays 8.224.000 cantars. Même en déduisant les quantités détenues par le gouvernement anglais, celles vendues à l'étranger (France, Suisse, Indes, etc.) et non livrées, on trouve un stock libre de plus de 5.000.000 de cantars, contre 1.000.000 à peine au 31 août 1939.

Par ailleurs, la guerre a provoqué un développement considérable de l'industrie de la rayonne, et plus particulièrement de la fibrane (staple fiber) qui est un concurrent direct du coton. Les progrès techniques réalisés depuis la guerre dans ce produit ont élargi considérablement son emploi. Il est actuellement utilisé dans l'habillement des hommes, des femmes et des enfants, pour les besoins domestiques tels que la draperie, la tapisserie, les nappes, les draps de lit, les couvertures, les abat-jour, ainsi que dans la fabrication des pneus. A la veille de la présente guerre, la production en fil de la rayonne était à peu près égale en quantité à celle qui était produite avec la récolte égyptienne d'alors (9.000.000 de cantars environ). Depuis six ans, cette production s'est fortement accrue dans tous les pays, mais d'une façon toute particulière en Europe où l'on s'est trouvé privé de coton brut.

Il est vrai que dans certains secteurs la rayonne a étendu l'usage du coton aux dépens de la soie naturelle ; mais, dans l'ensemble, nous devons craindre ce concurrent redoutable, d'autant plus que les cotons fins sont les premiers atteints.

Voilà les facteurs adverses au coton. Par contre, voici les facteurs qui lui sont favorables :

Privée de coton pendant ces dernières années, l'Europe a aujourd'hui d'énormes besoins à couvrir. *Les possibilités de placement ne sont conditionnées que par les moyens de paiement.* Même en Angleterre et aux Etats-Unis, les restrictions et le rationnement du temps de guerre ont créé une demande virtuelle considérable.

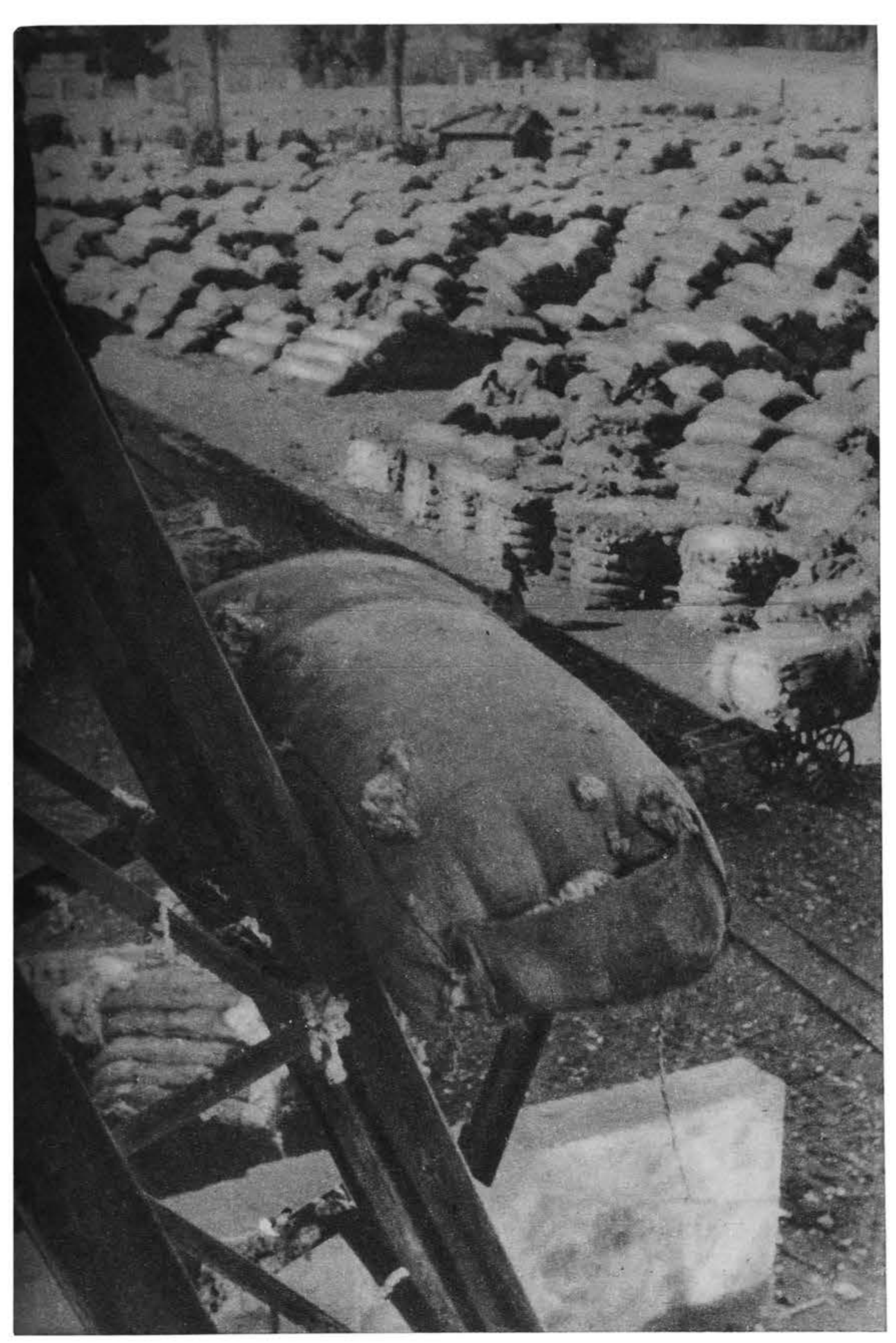
●

Les grands problèmes auxquels a à faire face l'industrie textile dans les principaux pays d'Europe sont ceux du charbon et de la main-d'œuvre. En France, par exemple, les filatures de coton, même en tenant compte des machines enlevées par les Allemands, n'ont été que légèrement éprouvées ; mais une grande partie de la main-d'œuvre refuse de revenir à la filature ; de nombreux ouvriers qui ont travaillé dans la métallurgie pendant la guerre (en Allemagne souvent) préfèrent rester dans leur nouveau métier qui leur procure un meilleur salaire. A cette difficulté s'ajoute le manque de combustible. C'est ainsi que les filatures en France ne travaillent aujourd'hui dans l'ensemble qu'à concurrence de 40% de leur capacité. Des problèmes analogues se posent en Italie. Même en Angleterre, les filateurs se plaignent amèrement du manque d'ouvriers, lesquels désertent de plus en plus le textile.

La fin de la guerre devrait normalement nous permettre d'exporter notre coton dans tous les pays. Malheureusement, de nombreuses entraves existent toujours. D'abord, il est encore impossible de commercer librement avec nos ex-ennemis et la plupart des territoires autrefois occupés. Ensuite, même les pays qui seraient désireux d'acheter notre coton ne disposent pas de devises pour nous payer et nous proposent des affaires de troc qui sont actuellement défendues. Certains pays nous suggèrent d'expédier du coton contre du fil ou du tissu fait avec ce même coton ; cela revient à faire travailler à façon contre paiement en nature. Je comprends que ces transactions à base bilatérale éveillent trop le souvenir des années d'avant-guerre pour qu'il soit opportun de les recommander. Les accords de Bretton Woods, s'ils ont une signification quelconque, doivent avant tout tendre au commerce multilatéral ; personne ne saurait le nier. *Mais en attendant, dans la période de l'après-guerre immédiat, les opérations de troc apparaissent comme la seule alternative ;* les défendre ne peut avoir comme conséquence que de retarder l'écoulement de notre coton et l'approvisionnement du pays en produits dont il manque. Je tiens à préciser que je n'entends nullement préconiser comme un « système » ces échanges bilatéraux, mais, durant une période intérimaire et en attendant que l'organisme de Bretton Woods entre en fonctionnement, et en particulier que soit créée la Banque Internationale prévue, il n'y a pas d'autre issue si l'on veut que le commerce reprenne au plus tôt.

Le bilatéralisme semble également contraire à l'accord conclu entre l'Egypte et l'Angleterre, en vertu duquel l'Egypte s'engage à verser à Londres la totalité des devises autres que les sterlings obtenues par ses exportations contre un contingent fixe de devises rares que l'Angleterre tient à sa disposition ; mais rien n'exclut que ces opérations de troc soient incorporées, intégrées dans le cadre de ces accords, en ce sens qu'il serait déduit du total des devises rares mises à la disposition de l'E-

(La suite à la page suivante)



Un entrepôt de balles de coton dans la cour d'une usine de Wasta. (Photo Bela Zola)

gypte la valeur des importations des pays en dehors de la zone Sterling. Il convient de souligner que les pourparlers actuellement en cours à Washington, s'ils aboutissent à un accord, auront pour résultat d'*aérer* la zone Sterling et permettront vraisemblablement un assouplissement des liens rigides qui unissent à Londres les pays de cette zone.

Mais ces opérations, si elles doivent se faire sur une certaine échelle, comportent la création d'une banque qui prendrait à charge les crédits à accorder à l'étranger. Je crois savoir que le projet de création de cet organisme financier est à l'étude. Sa mise au point rapide sera une grande contribution à l'exportation de notre principal produit.

A l'heure actuelle, la demande est très réduite. Il est à peu près certain que les cotons Karnak, qui constituent le gros de la récolte, seront livrés en masse au gouvernement. Les Ghizeh et les Menoufi semblent devoir être achetés par les filatures anglaises et indiennes. Quant à l'Ashmouni, il fait aujourd'hui prime de 4 tallaris sur les nouvelles limites du gouvernement. Si l'on prend en considération que la consommation locale absorbe la plus grande partie de notre production en cette variété, on peut être assuré que cette dernière s'écoulera sans trop de difficultés.

●

Enfin, on ne saurait passer sous silence les négociations qui ont été menées à Washington depuis le printemps dernier entre les pays producteurs de coton en vue de l'établissement d'un contingentement de l'exportation. Ces pourparlers, s'ils devaient aboutir, auraient tendu à constituer un cartel international d'Etats. Nous venons d'apprendre, cependant, que la Conférence s'est ajournée *sine die*, les points de vue des négociateurs étant trop divergents.

MARCEL MESSIQUA

L'AVENIR DU COTON



Fouad Abaza pacha

Nous avons prié S.E. Fouad Abaza pacha, directeur général de la Société Royale d'Agriculture, de situer, pour nos lecteurs, les perspectives du coton égyptien, maintenant que les hostilités sont terminées.

1. — Quel est, Excellence, l'acréage cotonnier actuel ?

— L'acréage cotonnier de l'année courante s'élève à 982.400 feddans ; il oscillait, avant la guerre, entre 1.630.000 et 1.978.000 feddans. La surface plantée en coton a atteint son maximum en 1937.

2. — Dans l'état actuel de l'économie mondiale, convient-il à l'Egypte d'augmenter son acréage cotonnier ?

— Pour des considérations qui se rattachent à la rotation des cultures ainsi qu'à la nécessité de produire des céréales et d'autres denrées comestibles, l'Egypte ne devrait pas permettre à son acréage cotonnier de dépasser le tiers de la surface cultivable, aussi urgents que soient les besoins du monde en matière de coton.

3. — Quels sont les stocks détenus par le gouvernement ?

— Le stock total de coton s'élevait au 22 août 1945 à 8.404.591 cantars. La part du gouvernement m'est inconnue.

4. — L'expérience de ces six dernières années a-t-elle démontré que le coton constitue la véritable richesse de l'Egypte ?

— Le coton est à la base de l'économie du pays. Et il en sera ainsi tant que les ressources de l'Egypte ne varieront pas par la culture d'autres produits importants du point de vue industriel et la création d'importantes industries. Durant ces six années de guerre, plusieurs facteurs ont contribué à augmenter nos ressources et à détourner du coton le poids total de notre économie. Ce sont : la hausse des prix des produits alimentaires et leur demande sans cesse croissante. Mais ces facteurs ne peuvent guère être pris en considération dans le calcul d'un revenu constant puisqu'ils sont essentiellement éphémères.

5. — Quand pensez-vous que l'on reprendra les exportations normales de coton ?

— Nous ne pouvons prévoir cela, étant donné que l'exportation ne dépend pas seulement de l'Egypte. Elle est sujette à des facteurs financiers et politiques internationaux. Si la question ne dépendait que de notre pays, les stocks de coton seraient exportés.

6. — Croyez-vous qu'une fois le contrôle des prix aboli et l'exportation libre rétablie, nous reverrons la hausse qui s'était produite après l'ancienne guerre ?

— Il est clair que les conditions qui découleront de cette guerre différeront totalement de celles qui ont découlé de l'ancienne. Les restrictions imposées alors à l'Allemagne n'étaient pas les mêmes que celles d'aujourd'hui. Le Reich avait été encouragé à développer ses industries pour pouvoir payer ses dettes de guerre. De même, les conditions qui existaient en Italie et au Japon étaient totalement différentes des conditions actuelles. De nos jours, seuls de rares pays neutres ont conservé la même situation qu'après l'autre guerre. De plus, les destinées du monde sont entre les mains de trois puissances seulement, ce qui a pour effet d'annuler ou de diminuer la concurrence quant aux achats de coton. Il faut également noter que la Grande-Bretagne, quoique sortie victorieuse des deux guerres, se trouve dans des conditions financières difficiles. Toutes ces données me permettent d'arriver à la conclusion que, si le marché reste libre, la hausse des prix ne sera pas aussi forte qu'après le précédent conflit.

7. — Quelle est la consommation du coton égyptien par l'industrie égyptienne ?

— L'Egypte a consommé au courant de l'année dernière, et jusqu'au 22 août 1945, 1.022.480 cantars environ.

8. — Croyez-vous que la rayonne pourra détrôner le coton dans ses usages industriels ?

— Bien que la soie artificielle ainsi que d'autres produits d'invention récente aient affecté l'industrie cotonnière, il ne faut pas oublier que le champ d'utilisation du coton a également augmenté. Il serait prématuré d'exprimer une opinion avant de connaître davantage les nouvelles matières produites durant la guerre et leur emploi.

9. — Serait-il avantageux pour l'Egypte de transformer entièrement son coton sur place ?

— Non, car nous ne devons pas oublier l'importance des échanges commerciaux. L'Egypte devrait se contenter de transformer des quantités qui soient en rapport avec l'industrie textile normale et nécessaire aux besoins de ses habitants. D'autre part, il vaudrait mieux pour l'Egypte qu'elle ne concurrence pas les puissances industrielles spécialisées dans cette branche et qui écoulent leurs produits sur les marchés mondiaux.

10. — Quelle est la variété de coton égyptien qui pourrait concurrencer favorablement sur les marchés internationaux les autres variétés produites dans le monde ?

— Cette question prête à confusion. L'Egypte se distingue dans la production du coton à longue fibre solide de même que dans celle du coton à fibre moyenne (par rapport à la première), et ces deux catégories se subdivisent à leur tour en plusieurs variétés.

« Dans certains cas, les demandes affluent vers le coton à longue fibre ; dans d'autres, vers le coton à fibre moyenne. C'est pourquoi notre pays doit toujours être en mesure de produire ces deux qualités suivant les circonstances. »

11. — Vu les expériences de la coloration du coton sur plant faites en U.R.S.S., croyez-vous que l'Egypte puisse en faire de même ? Pensez-vous que, d'ici quelques années, le coton russe pourra concurrencer le coton égyptien sur certains marchés ?

— La couleur n'est pas l'élément primordial dans le coton. La solidité, la longueur et la régularité de la fibre sont plus importantes que la couleur, d'autant plus que le blanchissage et la teinture ont fait de grands progrès. La production de coton coloré sans qualités naturelles n'a donc aucune importance.

« En ce qui concerne la concurrence que le coton de Russie pourrait faire, à l'avenir, au coton égyptien, cela dépendra de la qualité du coton soviétique que nous ne connaissons pas encore suffisamment. »

12. — Y a-t-il des possibilités de cultiver le coton dans les pays du Moyen-Orient ?

— On a effectivement essayé de cultiver le coton en Irak et en Syrie, mais il a fallu surmonter plusieurs obstacles naturels, tels que l'irrigation, les insectes ainsi que, dans certains cas, le climat rigoureux.

13. — La fin du « Prêt et Bail » aura-t-elle une répercussion sur le volume des exportations cotonnières vers la Grande Bretagne ?

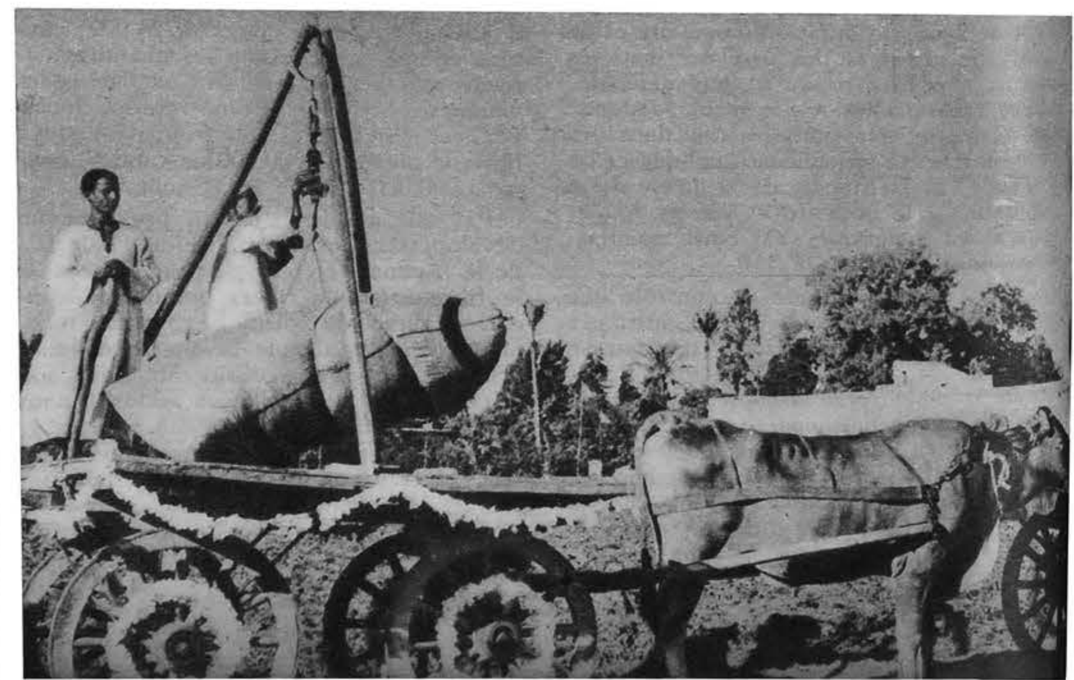
— Malgré l'arrêt subit du « Prêt et Bail », il ne fait aucun doute que les relations financières et les échanges commerciaux entre les Etats-Unis d'une part et les autres pays (dont l'Angleterre) d'autre part seront normalisés. La question est assez complexe, l'Angleterre ne pouvant pas se détourner complètement de l'Amérique pour se retourner vers les pays qui sont ses créanciers (malgré les facilités commerciales existant chez ces derniers) à cause de ses difficultés monétaires avec l'Amérique.

B. C.

Dans une usine, le coton est égrené dans les appareils spéciaux. (Photo Bela Zol·



Sur une charrette décorée de guirlandes de coton, on porte la première balle de l'année.





Les 400 rapatriés du « Minowaï » se pressent sur le bastingage et la passerelle. Certains portent le béret de marin, d'autres l'uniforme militaire, et parmi eux quelques-uns portent des enfants sur les bras. Des scènes émouvantes se sont déroulées sur le quai de Suez.

LE CHEMIN DU RETOUR

Le premier navire en route pour la Grande-Bretagne ramenant des prisonniers britanniques des camps de concentration japonais est arrivé à Suez. Notre envoyé spécial s'est entretenu avec certains d'entre eux qui lui ont décrit leur vie d'internés.

Les remorqueurs lancent des coups de sifflet stridents. La sirène du navire mugit. Sur le quai, l'orchestre militaire entonne un hymne national. Les 400 rapatriés du « Minowaï » se pressent sur le bastingage. Ils sont, pour la plupart, nus jusqu'à la ceinture et font de grands gestes pour saluer la foule. Quelques instants plus tard, quand nous les voyons défiler sur la passerelle, un sourire timide éclaire leurs visages jaunis par les privations ou les fièvres tropicales. Certains portent le béret de marin, d'autres l'uniforme militaire, d'autres enfin sont des civils aux vêtements sommaires, et parmi eux quelques-uns portent des enfants sur les bras.

ILS ONT TOUS UNE HISTOIRE

Ils ont tous une histoire à raconter, et dans l'immense hangar aménagé spécialement pour leur servir le thé et des rafraîchissements, on entend à chaque table des récits douloureux. Tous avaient gardé cependant une confiance inébranlable qui les a soutenus jusqu'au bout.

L'artilleur William Bryan, sa femme et ses deux enfants furent faits prisonniers par les Japonais durant le siège de Singapour. Jusqu'en octobre 1943, Bryan demeura sans aucune nouvelle des siens. C'est alors qu'il reçut deux lettres transmises par la Croix-Rouge, sans indication de provenance. Quand les membres de cette famille furent libérés, ils apprirent qu'ils avaient passé près de trois ans dans deux camps situés à 1.500 mètres de distance !

Un autre cas tragique est celui d'un petit garçon de 12 ans — il n'en paraissait pas plus de neuf ou dix — aux jambes maigres comme un gosse de Poulbot, qui fut violemment arraché à sa mère, parce que « c'était déjà un homme », dirent les Japonais. Il s'appelle Robert Venable. Il avait été pris parce que les Japonais avaient remarqué qu'il donnait du pain aux Anglais, prisonniers à Singapour. Il a été battu avec un bien gros gourdin pour ses faibles membres, et a subi le même traitement que les hommes. Quand il essayait, au camp, de suivre les cours du père Thomson, il savait qu'il risquait toujours le gourdin. Pourtant, ces cours étaient bien simples. On ne lisait pas : on faisait de l'arithmétique et l'on écrivait sur des morceaux de carton déchirés. Quand il travaillait, il s'évanouissait constamment faute de nourriture. Les feuilles d'arbres qu'il volait subrepticement quand il était envoyé à l'extérieur du camp pour des travaux de terrassement étaient pour lui un repas de gala.

La nourriture, une soupe sale, donnait à peine aux personnes la force de vivre. Les attaques de béribéri, maladie due à la carence alimentaire, ont laissé leurs marques noires sur le visage de chacun. « Quand on tombait malade, me dit un marin qui a échappé heureusement au danger, il était impossible de se relever. Les Japonais retinrent les colis de la Croix-Rouge et ne les transmirent que lorsqu'ils sentirent la fin proche. »

Les prisonniers étaient contraints d'organiser des bandes de vol qui faisaient des incursions dans les réserves japonaises et rapportaient de temps à autre un butin qui était parcimonieusement distribué.

Les Japonais traitaient les prisonniers avec une brutalité extrême. Sur un navire de guerre, le gardien faisait tous les matins une « tournée », c'est-à-dire qu'il distribuait indistinctement des coups à tout le monde. Et si l'un des prisonniers avait le malheur de lui déplaire, si, par exemple, il ne l'avait pas salué lors de son entrée, il le soignait particulièrement...



Le général Sir Bernard Paget, commandant des troupes britanniques en Egypte, rend visite à bord aux blessés rapatriés. Le voici avec l'un d'eux qui ne peut encore quitter sa couchette

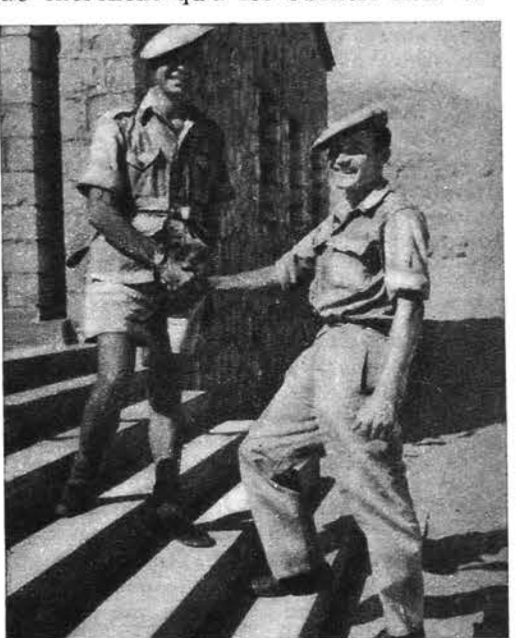
La conséquence de ces mauvais traitements a été une forte mortalité, et un affaiblissement tel que sur 14.000 prisonniers réunis dans des camps, dans les environs de Singapour, 4.000 seuls pouvaient se passer de soins médicaux immédiats.

SOLIDARITÉ DANS LE MALHEUR

Le moral s'est maintenu dans les camps grâce à l'esprit de solidarité extraordinaire qui unissait tout le monde, et aussi à l'aide spontanée de la population malaise qui s'ingéniait pour porter secours aux prisonniers. « Plus d'une fois, me dit John le marin, quand nous étions conduits dans la rue, et que notre garde ne prêtait pas attention, on nous glissait une cigarette dans la main, on nous disait un mot d'encouragement, que nous ne comprenions pas », ajoute-t-il en riant.

Ainsi, dans le camp même, une espèce de code avait été institué pour transmettre les nouvelles. Le lieutenant Maurice Holland a conté l'ingéniosité de l'Américain C.A. Buchanan qui avait une jambe en bois. Il était parvenu à construire une radio, qui tenait dans la paume de la main, avec des débris d'avion, et il la cachait dans sa jambe. Ses camarades venaient écouter par petits groupes les émissions anglaises et américaines. Les nouvelles étaient transmises oralement, mêlées à beaucoup de « blagues » pour tromper les Japonais. Dans d'autres cas, on est arrivé à cacher des appareils dans les gourdes de campagne.

Les rescapés n'aiment pas beaucoup parler de leurs souffrances passées. Ils ne cherchent qu'à les oublier. Leur ardeur et leur vivacité se sont peut-être émoussées, mais ils espèrent redevenir quand même des êtres normaux. Rien n'est plus émouvant que la simplicité avec laquelle George Chuter, un soldat du génie, venu tout spécialement de Haïfa en camion, a accueilli son frère sur le quai. « Hallo, George ! » — « Hallo Cock ! » répond son frère, employant un terme d'affection de l'argot londonien. George n'avait pas vu son frère depuis 1939, et il était privé de ses nouvelles, quand, par hasard, consultant la liste des passagers du bord, il eut la joie d'y voir inscrit son nom.



Un soldat du génie, venu tout spécialement de Haïfa en camion, a accueilli son frère qu'il n'a pas vu depuis sept ans. « Hallo, George ! » — « Hallo, Cock ! »

David Gracie, fonctionnaire au gouvernement égyptien, avait quitté son frère depuis 1932, quand il avait été garçon d'honneur à son mariage. Il avait gardé sa montre en argent. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'il la lui rend intacte, avec une poignée de main plus forte que de coutume.

Ces rencontres ne manquent pas d'être très émouvantes. Combien d'autres auront lieu d'ici quelques mois de par le monde ! Tout commence déjà à rentrer dans l'ordre, et chacun des passagers de l'heureux navire le sent intensément.

A. H.

Rien que la terre...

Un avion géant, le « Globester », accomplit le tour du monde en 151 heures. Il y a loin des 80 jours de Philéas Fogg et imaginés par Jules Verne ! A l'escale du Caire, les passagers ont été interrogés par « Images » sur leur vol sensationnel.

A l'aérodrome de Payne Field, quelques officiers américains et quelques journalistes attendent l'arrivée de ce grand pigeon voyageur qui, parti de Washington, y retournera après avoir fait exactement le tour du globe en 151 heures.

Du reste, ne l'a-t-on pas nommé le « Globester » ? Ce n'est là ni un record de vitesse, ni une performance : simplement le premier voyage d'une ligne désormais hebdomadaire et qui va relier l'Amérique aux divers points du globe.

A 3 h. 15, l'appareil se pose sur la piste principale avec, exactement, dix minutes de retard sur l'horaire prévu. Ce retard est dû au désir unanime des passagers de survoler les Pyramides.

21 passagers, 6 hommes d'équipage descendent de l'avion sous le regard brillant des lentilles photographiques. Une passagère, — la seule — cheveux gris et longs pantalons d'uniforme, attire particulièrement l'attention des reporters.

Plus tard, dans le petit rest-house élégamment meublé de Payne Field, où l'on sert des verres de bière et de coca-cola, les passagers du « Globester » nous parlent avec simplicité de ce « voyage » qu'ils ne considèrent pas du tout comme un exploit, et nous disent en riant qu'ils servent en quelque sorte de cobayes à une nouvelle expérience.

Huit des passagers ayant quitté Washington le vendredi à 5 heures de l'après-midi y seront de retour jeudi dans la matinée, après avoir fait exactement le tour du monde. Ce sont cinq observateurs de l'Air Transport Command — duquel dépend le « Sky Master Globester » — dont un médecin et trois correspondants de guerre représentant les trois grandes agences d'information américaines : l'Associated Press, l'United Press et l'International News Service.

●

Mrs Rubb, correspondante de l'I.N.S., nous dit avec un charmant sourire : « Nous aurons au moins cette originalité d'avoir fait le tour du globe sans avoir rien vu.

« A Casablanca où nous nous sommes arrêtés trois heures, nous avons réussi à ne pas voir un seul Arabe. Cependant, nous en avons vu trois à Tripoli. Ce qui me fend le cœur, c'est de ne pas pouvoir aller au Shepheard's. Toute ma vie j'ai rêvé du Shepheard's. Comme certaines gens ont pour ambition d'aller au Ritz à Paris, moi c'était Le Caire avec son magnifique prestige de ville où se rencontrent l'Orient et l'Occident.

« Le « Globester » est exactement du même type que les avions qui ont transporté les troupes aéroportées vers les champs de bataille, seulement le nôtre a été aménagé très confortablement pour nous permettre ce long voyage. De ce magnifique tour de la terre, ce que nous aurons surtout vu, ce sont des aérodromes. Pour nous, les Bermudes, les Açores, Casablanca, Tripoli, Le Caire, Abadan, Liu-lang (Kuan-Ming), Shanghaï, Okinawa, Guam, Midway, les îles Hawaï et San-Francisco, étapes successives de ce voyage, n'auront en fait de parfum exotique que l'odeur de la benzine.

« L'équipage de l'avion, composé de six membres, est relayé aux diverses escales par équipes naviguant entre 4 et 10 heures de suite. Le reste des passagers sont des membres des forces américaines (parmi lesquels des soldats et des sergents) envoyés d'une affectation à une autre, et dont la bonne étoile a voulu qu'ils puissent précisément profiter de ce vol inaugural. »

J'admire la silhouette juvénile de Mrs Rubb, contrastant avec ses cheveux gris, d'un gris-bleu assorti à ses yeux pervenche, et ce visage qui s'est réveillé avant-hier à Washington et n'a pas l'air le moins du monde fatigué des quelques 72 heures de vol déjà accomplies.

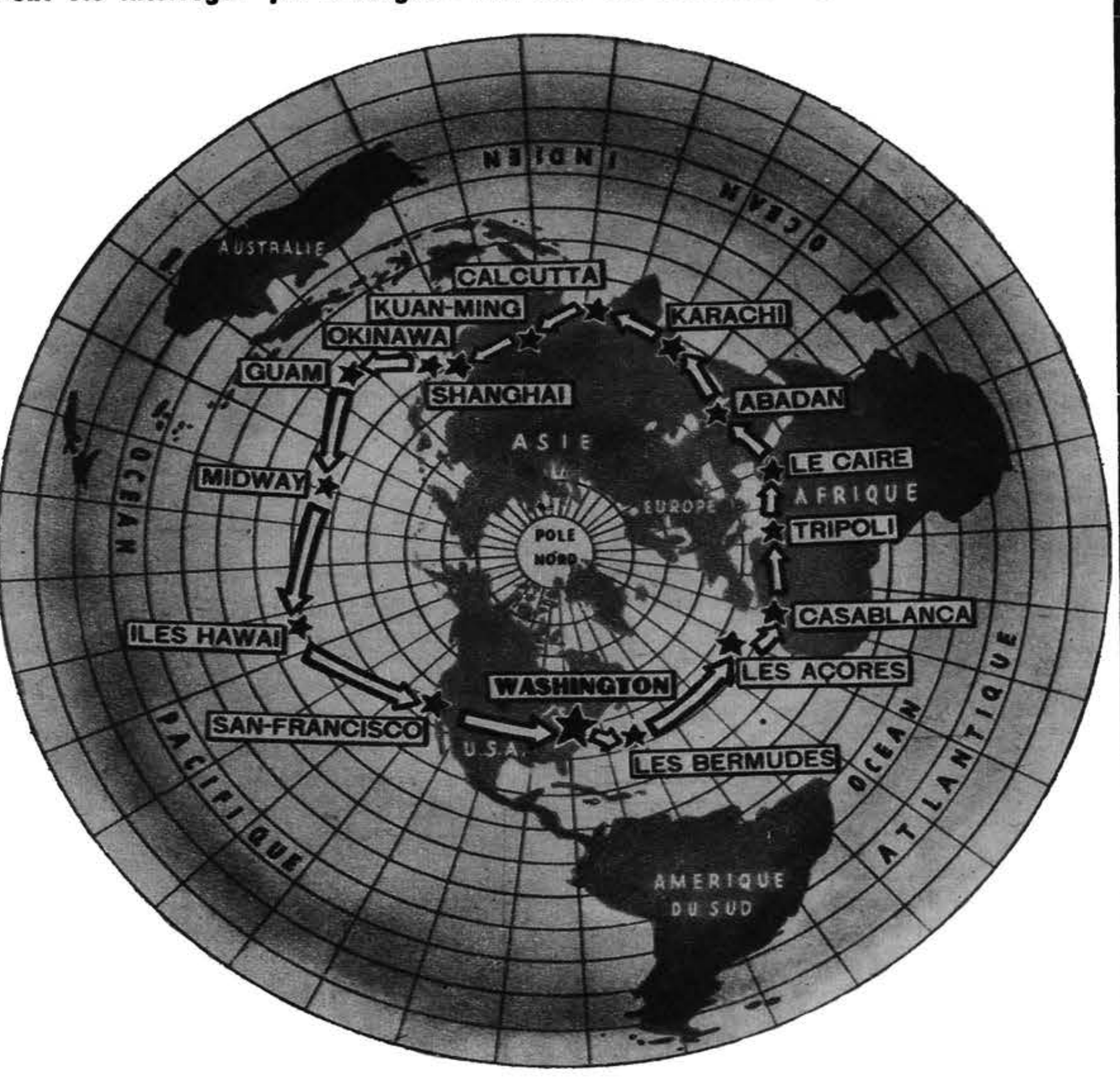
Le sergent-photographe, avec un appareil immense, s'affaire. Je ne serais pas étonnée si, sur un écran quelconque des Etats-Unis, se profile d'ici quelques jours la silhouette de la représentante d'« Images ».

Une heure au Caire ! Tout juste le temps de faire le plein d'essence, de changer l'équipe des navigateurs aériens, et quelques poignées de main.

Nos hôtes d'une heure prennent congé : l'Inde, la Chine, les îles Hawaï les attendent.

Sans le vouloir, le titre de Paul Morand nous monte aux lèvres : « Rien que la terre ! »

G. S.



Voici l'itinéraire suivi par le « Globester » dans son voyage ultra-rapide. Parti de Washington, il y sera de retour après 151 heures, ayant fait le tour du globe en brûlant presque les étapes. En effet, il ne s'est arrêté qu'une heure au Caire, le temps de faire le plein d'essence et de changer l'équipe des navigateurs. Puis il a repris les airs pour son long périple.



Le « Globester » est du même type que les avions qui ont transporté les troupes aéroportées ; mais il a été aménagé confortablement pour son long voyage. Le voici sur la piste de Payne Field.



Parmi les huit passagers du « Globester » se trouvent des correspondants de grandes agences d'information américaines, dont Mrs Rubb photographiée à la descente de l'avion à Payne Field.

ON TRAVAILLE ET ON ESPÈRE EN URSS...

Mrs Frances P. Bolton, membre de la Chambre des Représentants à Washington, déléguée par son gouvernement pour l'étude des problèmes d'après-guerre, nous a donné des impressions de son voyage en URSS



Mrs Frances Bolton

J'ai passé trois semaines en Russie soviétique, au cours desquelles il m'a été donné de visiter des villes, des campagnes, des musées, des théâtres, des hôpitaux, des écoles, des laboratoires, des fermes coopératives, des habitations de hauts fonctionnaires comme de paysans.

Le pays, en pleine évolution, fournit un effort intense. Partout, le mot d'ordre est : travail. Le levier : l'espoir en un avenir meilleur pour l'individu et pour la nation.

Après les terribles convulsions qui ont suivi la Révolution de 1917, les choses ont repris un cours relativement plus humain. Le présent voisine sans heurt avec le passé. Ainsi, au Kremlin, à côté des palais d'une richesse inouïe, habités jadis par les tsars — celui de Pierre le Grand et les chambres privées de Catherine II ont été détruits par les bombes allemandes — s'élève la « Maison de la Nation », immense édifice aux lignes modernes, aux murs d'une blancheur éblouissante, où se réunissent, une fois par an, les 1.200 délégués des Républiques soviétiques. L'intérieur, meublé de bois sombre, comporte le haut fauteuil présidentiel, encadré des sièges des membres du Présidium. Au devant, la table des secrétaires et la tribune de l'orateur avec ses nombreux microphones. Chaque représentant a son pupitre individuel à la droite duquel se trouve un appareil récepteur. En même temps que le discours est prononcé, une version en parvient au membre dans sa langue maternelle, de sorte que Mongols, Géorgiens, Russes du Don ou Circassiens entendent en même temps la traduction intégrale.

Dans les villes, les théâtres sont à l'honneur. Nous avons assisté à des ballets et entendu des chants qui ne le cèdent en rien aux manifestations d'art de la Russie tsariste. La foule qui y assistait, quoique de modeste apparence, était soulevée, suspendue aux exécutions des artistes.

Les musées sont pleins d'œuvres d'art, surtout picturales. L'un d'eux présente une exposition de pièces depuis l'art le plus primitif jusqu'à nos jours. Les sculptures sont imposantes, pleines de force et de vie.

J'ai assisté, dans des hôpitaux, à des opérations étonnantes : un soldat aux deux mains emportées a eu l'avant-bras divisé en deux parties, le cubitus et le radius munis, chacun, d'une articulation, de sorte que le bras se trouvait muni de deux doigts permettant à l'homme de saisir des objets.

Les églises sont ouvertes aux fidèles, mais peu de jeunes les fréquentent encore. L'enseignement est obligatoire et gratuit jusqu'aux études supérieures. Garçons et filles sont séparés durant les cours, mais se livrent aux mêmes jeux, ensemble, pendant les récréations.

Il n'y a aucune discrimination entre l'homme et la femme dans les emplois officiels. Je dirai même que 61% de ceux qui exercent la profession médicale appartiennent à notre sexe.

A la campagne, les maisons, généralement construites en bois, se groupent autour de la ferme collective. Il y a des nurseries pour les enfants depuis le premier âge jusque 5 ans. Les théories arides ont fait place à des lois plus humaines : l'ouvrier est payé à la pièce ; il est libre de pratiquer l'épargne. Le paysan reçoit de l'Etat terre, semences et outils, mais il donne 80% de sa récolte en échange. Le peuple n'est pas riche, mais il a une foi ardente en son gouvernement. Vous dites à une paysanne : « Votre robe n'est pas assez chaude pour le temps qu'il fait. » Elle vous répond : « Oui, mais nous avons un plan quinquennal qui nous donnera d'excellentes conditions d'existence. »

Nous demandons à Mrs Bolton :

— Avez-vous pu comprendre la raison de cette « muraille de Chine » dont la Russie s'entoure ?

— Oui, elle ne veut pas que l'étranger la juge avant qu'elle n'ait accompli toute l'œuvre dont elle a tracé les plans. Comme le pays est immense et la population de 150.000.000 d'âmes, la reconstruction et le progrès n'ont pu atteindre tous les centres et toutes les classes. Mais partout l'on trouve un sens prodigieux de confiance dans l'Avenir.

CALYPSO GARZOUZI

...TOUT N'EST PAS PARFAIT EN URSS

Cet article est extrait du livre de Comm. Stephen King Hall qui a fait partie de la délégation parlementaire qui quitta Londres le 12 janvier 1945 pour visiter l'URSS. Les membres de la délégation eurent une longue conversation avec le maréchal Staline qui leur déclara au cours de cet entretien : « Dites la vérité sur la Russie ». Un des délégués présents ayant répondu : « Nous ferons un bon rapport », le maréchal rétorqua : « Pourquoi « bon », seulement ? Tout n'est pas parfait en Russie. Dites la vérité : bonne ou mauvaise. »


Comm. S. King Hall

Il faudrait faciliter les rapports entre les peuples de l'U.R.S.S., de l'Angleterre et des Etats-Unis, pour amener une meilleure compréhension entre les trois pays. Ceci demandera plusieurs années, mais sans une telle initiative, les alliances « sur le papier » ne signifient rien en cas de crise.

Je crois que les gouvernements de Londres et de Washington ne mettraient aucun obstacle aux désirs de leurs citoyens qui voudraient établir des contacts amicaux avec les Russes, mais la réciproque serait-elle vraie ? Je n'ai pas d'opinion à ce sujet en ce qui concerne l'avenir éloigné, mais je crains bien que les chefs soviétiques ne pensent le contraire.

Il est impossible à tout étranger résidant à Moscou de connaître les Russes « en famille » et il est notoirement dangereux à un Russe de devenir « très ami » avec un étranger. La censure est très rigide et les correspondants étrangers à Moscou n'étaient pas autre chose que des interprètes de la pensée officielle russe. Aucun d'eux ne pouvait facilement envoyer à l'étranger une description détaillée de la vie russe, des rations et des prix.

Durant mon séjour en Russie, je me faisais traduire presque quotidiennement les journaux soviétiques. Comparés aux nôtres, ils sont trop uniformes et manquent de couleur et de variété. La presse, en U.R.S.S., n'est qu'un instrument au service du gouvernement.

Exemple : un député inconnu anglais fait, en dehors de l'enceinte parlementaire, un discours hostile à l'U.R.S.S. Ce discours est ignoré par la moitié de la presse britannique ; pourtant une lettre de protestation apparaît tout de suite dans les journaux soviétiques signée par tous les grands savants et académiciens de l'Union.

Comme je le disais à mes amis russes, je serais fortement tenté d'écrire n'importe quoi si j'étais assuré que, le lendemain, le « Times » et les autres journaux imprimeraient une furieuse lettre de protestation portant la signature de Bernard Shaw, de l'Astronome Royal, du Lord Chancelier, de deux Archevêques, du Grand Rabbin et du Chef de l'Etat-Major Naval !

Je doute beaucoup qu'un étranger, dans les proches années à venir, puisse voyager librement en U.R.S.S., sans dépendre des bureaux de l'Intourist par exemple. Il serait intéressant de savoir si des Russes, à part les fonctionnaires en mission, seraient autorisés à se rendre à l'étranger.

A tout cela, un Russe intelligent répondrait que toutes ces restrictions s'expliquent par le désir des chefs soviétiques de concentrer l'attention et les efforts du peuple sur la reconstruction du pays.

Mais tous, à l'exception du maréchal Staline, voudraient montrer leur pays sous un jour uniquement avantageux. Les ouvriers ? Ils sont toujours à l'heure. La prostitution ? Mais cela existait avant la Révolution. La production dans les territoires dévastés ? Pas tout à fait en train, mais très bientôt elle le sera. Un marché noir ? On n'en a jamais entendu parler. Les relations entre les diverses Républiques de l'Union et le Gouvernement Central ? Parfaites. Jamais une différence d'opinion ? Très rarement et toujours rapidement aplanie. La discipline des étudiants ? Parfaite. — Quoi ? — Enfin, presque parfaite. Les étudiants ne seraient-ils donc pas humains ? Certainement qu'ils le sont !

Beaucoup de choses en U.R.S.S. sont dans un état déplorable, et le maréchal lui-même ne nierait pas cela. Mais, grands dieux, le miracle, c'est que l'U.R.S.S., après tout ce qu'elle a subi, soit encore debout et bien vivante ! Les Russes peuvent être fiers de ce qu'ils ont fait.

Mais parce que tout n'est pas aussi parfait en U.R.S.S. que chez nous ou aux Etats-Unis (quoique certaines choses soient meilleures en U.R.S.S.), les Russes, d'après moi, ne permettront pas les contacts entre nos différents peuples avant qu'ils ne soient bien avancés sur le chemin de la reconstruction.


La pêche a obtenu un grand succès. Diverses surprises ont été réservées aux participants de la fête de la Y.W.C.A. à Mandara.



Feu de Camp

Sur la plage de Mandara, un camp d'études a réuni étudiants et pédagogues. Autour d'un feu familier, les problèmes de reconstruction morale du monde ont été discutés.

Qu'y a-t-il de poignant dans un feu de camp ?

Les lueurs se reflètent sur le cercle de spectateurs, tandis qu'au centre, une girl-guide en uniforme — « Pilote » — remplace les bûches au fur et à mesure qu'elles se consument.

Quel rappel de nos lointains ancêtres nous tient donc ainsi rassemblés ?

Il y a tout un programme, bien sûr. Des discours, des chants, des sketches, et même une loterie.

Mais il perdrait la moitié de sa valeur sans ces flammes qui dansent, sauvages, et se miroitent dans les regards.

C'est le couronnement de la Kermesse. Tout l'après-midi, on a vendu des objets au profit du camp. Le thé a été servi. Le café oriental aussi, sous la tente pittoresque. Chacun s'est fait dire la bonne aventure par un « fakir » hindou. Des dames respectables ont jeté des balles sur un jeu de quilles.

Un vrai succès.

Nous autres, campeurs, songeons moins à la recette financière qu'à l'enthousiasme de la préparation. Ces deux journées fiévreuses pendant lesquelles chacun et chacune a ramassé du bois, organisé son stand, tricoté sa liseuse, appris sa chanson par cœur ou fignolé son sketch.

Nous songeons à l'unité, à la chaude amitié créées entre nous dans l'ambiance propice de ce camp, dont beaucoup ignoraient, la veille, l'existence.

●

Il y a dix ans, sept jeunes filles timides s'aventuraient jusqu'aux sables de Mandara et poussaient le portail pour assister, une semaine durant, au premier camp d' « études » de la Y.W.C.A.

Cette année, le camp d'études s'est étendu sur presque tout le mois de septembre, s'est subdivisé en trois sections. Les juniors sont venus d'abord — 12 à 15 ans — bande joyeuse et indisciplinée, avec quelques aînés pour les diriger.

Ils ont discuté de leur avenir, de leurs professeurs, de leur famille. Les garçons ont même dit ce qu'ils pensent des filles, et les filles ce qu'elles pensent des garçons.

Ils ont joui aussi, à pleins poumons, du plein air, du volley-ball et des bains de mer. Et ils sont repartis, différents, gravement heureux, avec un sens nouveau de responsabilité.

Puis les pédagogues ont eu huit jours pour écouter, à leur tour, des conférences, confronter leurs expériences et leurs conceptions de l'enseignement.

Et maintenant, c'est nous — ce qu'on appelle le camp d'étudiants. Nous sommes 65. En dehors de deux bacheliers, d'un étudiant en médecine, d'un étudiant en journalisme et d'un étudiant en criminologie, personne parmi nous ne fréquente les Universités. Un « étudiant », dans la terminologie du camp, c'est celui qui est désireux d'en apprendre davantage sur un sujet déterminé.

●

Tandis que Pilote fourrage dans les bûches, nous revoyons en imagination la silhouette de nos conférenciers se découper contre la flamme.

M. Fiechter d'abord, sa taille imposante, sa barbe, sa voix profonde. Il nous a jetés immédiatement en plein carrefour ; il a placé la jeunesse, au sortir de la guerre, devant la responsabilité de choisir sa route, la route étroite et difficile qui mène à la vérité. Et la responsabilité paraît impérieuse après les pages saisissantes qu'il nous a lues, de Denis de Rougemont, dans « La Part du Diable ».

En contraste, la manière calme et studieuse du Pasteur Ecuyer. Il propose, comme ligne de conduite universelle, la règle d'or, dénominateur commun de toutes les religions et de toutes les croyances : « Agis envers ton prochain comme tu voudrais qu'il agît envers toi-même. »

Tout ceci paraît bien sérieux. Et dans les rires qui accompagnent les repas en commun, dans les chansons de la veillée, dans la gymnastique, le ping-pong et les bains de mer, nous redonnons à ce camp son cachet de centre de vacances.

Mais nous sommes là pour travailler, pour « étudier ». Voici la silhouette populaire du Père Ayrout. En plein air, dans son langage direct et imagé, il nous expose les difficiles problèmes économiques de l'Egypte. Assis en rond sur le sable, campeurs et campeuses, en short, prennent des notes.

Le lendemain, au même endroit, Abdel Moneim bey Riad, conseiller à la Cour d'Appel, délégué égyptien à la Conférence de San-Francisco, aborde, debout et souriant, à sa façon large et généreuse, le problème des minorités en Egypte.

Oui, nous avons appris bien des choses. Et chaque conférence fournissait, le lendemain, les éléments d'une discussion où, du choc des arguments, de la mise en commun des expériences, émergeaient, petit à petit, toute une philosophie, toute une attitude nouvelle devant l'existence.

●

Tous en rond, reliés autour du feu de camp par la chaîne de nos mains croisées, nous chantons sous la lune « Ce n'est qu'un Au Revoir ».

Lorsque nous rentrerons dans nos vies citadines, nous aurons le sentiment d'être mieux armés, mieux qualifiés pour participer, dans notre cercle, dans le pays où nous sommes, à la reconstruction matérielle et morale du monde de demain.

Au delà des connaissances nouvelles acquises par les causeries, nous aurons vécu une expérience : celle de 65 personnes, appartenant à huit nationalités et cinq religions différentes, écoutant avec le même intérêt des conférences données par deux protestants, deux catholiques, un musulman, un copte et un juif ; discutant sans passion, dans la simple recherche de la vérité ; vivant dans une atmosphère inoubliable de saine et chaude amitié ; et se quittant avec la décision de ne pas laisser sans réponse le slogan qui fut le thème constant et sous-jacent de cette semaine étonnante :

« L'Egypte a besoin de Toi ! »

E. B.


Une charmante soubrette en costume oriental verse le café dans les tasses. La kermesse de la Y.M.C.A. a été une véritable réussite.


Des jeux d'adresse ont eu beaucoup de fervents, et au cours de la kermesse de Mandara régna une atmosphère amicale et joyeuse.

DIPLOMATE EN SOUTANE

Il y a quelques jours, Monseigneur Spellman, venant de Chine et des Indes, s'arrêtait pour deux heures environ à Payne Field. Entre deux avions, nous avons pu échanger quelques phrases avec l'éminent prélat.

Très souvent, au cours de certaines périodes critiques de l'Histoire, des ecclésiastiques ont été employés comme diplomates officieux par les hommes politiques. Leur tact, leur amour de la paix, leur impartialité et, surtout, leur connaissance approfondie de la psychologie humaine, les faisaient préférer, dans certains cas, aux diplomates de carrière. En outre, l'Eglise, de par sa constitution hiérarchique, est toujours très bien informée des idées qui agitent les masses des divers pays à tous les échelons de la société.

Monseigneur Francis J. Spellman, archevêque de New-York, avait été choisi en 1943 par feu le président Roosevelt pour une mission d'information autour du monde. Par la même occasion, il devait rendre visite aux aumôniers de l'armée américaine qui accompagnent les soldats des Etats-Unis sur tous les théâtres de guerre. Il fit un tour de 76.000 kilomètres environ (en Europe, en Afrique et en Asie), au cours duquel il s'entretint avec des monarques, des hommes d'Etat, des dirigeants politiques, des grands chefs militaires, un grand nombre de soldats, des ecclésiastiques grands et petits, des missionnaires, des religieuses et des civils. A son retour, il fit son rapport au Président et publia par la suite un livre dans lequel il narrait, sous forme de lettres écrites à son père, les diverses étapes de son voyage. Mais l'on sent à travers son livre, qu'en l'écrivant, il s'était conformé à la réponse donnée par le cardinal Gasparri à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il ne rédigeait pas ses mémoires. « Parce que, répartit le prélat, les choses intéressantes je ne peux pas les dire ; et les choses que je puis dire ne sont pas intéressantes. »

●

Nous pensions à tout cela en arrivant à Payne Field. Il est 4 heures de l'après-midi. Des appareils de toutes dimensions encombrent l'aire d'atterrissage et le soleil fait briller leurs ailes métalliques. Une visite au bureau des « Public Relations » nous informe que l'avion venant de Calcutta, dans lequel voyage Monseigneur Spellman, n'est pas attendu avant 7 heures du soir. Il faut patienter.

Vers 7 heures, on entend un vrombissement. Les dernières lueurs du couchant détachent nettement l'avion dans le ciel. Quelques évolutions au-dessus du terrain, puis atterrissage parfait. Le bimoteur gigantesque s'avance lentement, comme une simple automobile.

Une silhouette habillée de noir apparaît. Photographies à la lueur des « flash bulbs ». Des personnalités militaires et ecclésiastiques attendent Monseigneur Spellman. Serrements de mains et conversations avec le major général Giles, commandant des forces américaines au Moyen-Orient, avec M. Pinckney Tuck, ministre des Etats-Unis, avec Monseigneur Hughes, délégué apostolique. Baisements de main et génuflexions de la part de certains prélats et militaires.

Monseigneur Spellman ne semble pas fatigué du voyage. Il paraît plus jeune que son âge (56 ans).

— Monseigneur, quelques mots pour la presse...

— Mais, je n'ai pas le temps... J'ai juste quelques heures à passer... Enfin, soyez bref.

— Quel est le but de votre voyage, Monseigneur ?

— Strictement sacerdotal.

— Vos impressions de Chine ?

— L'Extrême-Orient en entier est heureux de la fin de la guerre.

Nous sommes près de l'auto.

— Quelle est votre destination après Payne Field, Monseigneur ?

— Mais Washington, répondit l'archevêque après une imperceptible hésitation.

— Cependant, avant d'arriver à Washington, vous ne vous rendez pas...

— Non, non, directement à Washington.

Toutefois, d'après certaines rumeurs, l'éminent prélat se rendrait à Rome où on lui offrirait le chapeau cardinalice et le poste de secrétaire d'Etat au Vatican. Mais ce ne sont que des rumeurs.

— Une dernière question, Monseigneur : écrirez-vous un second livre ?

L'archevêque sourit avant de répondre.

— *May be.* (Peut-être)

— Nous l'espérons, Monseigneur... Puis-je vous demander pourquoi votre premier livre est intitulé « Agis aujourd'hui » ?

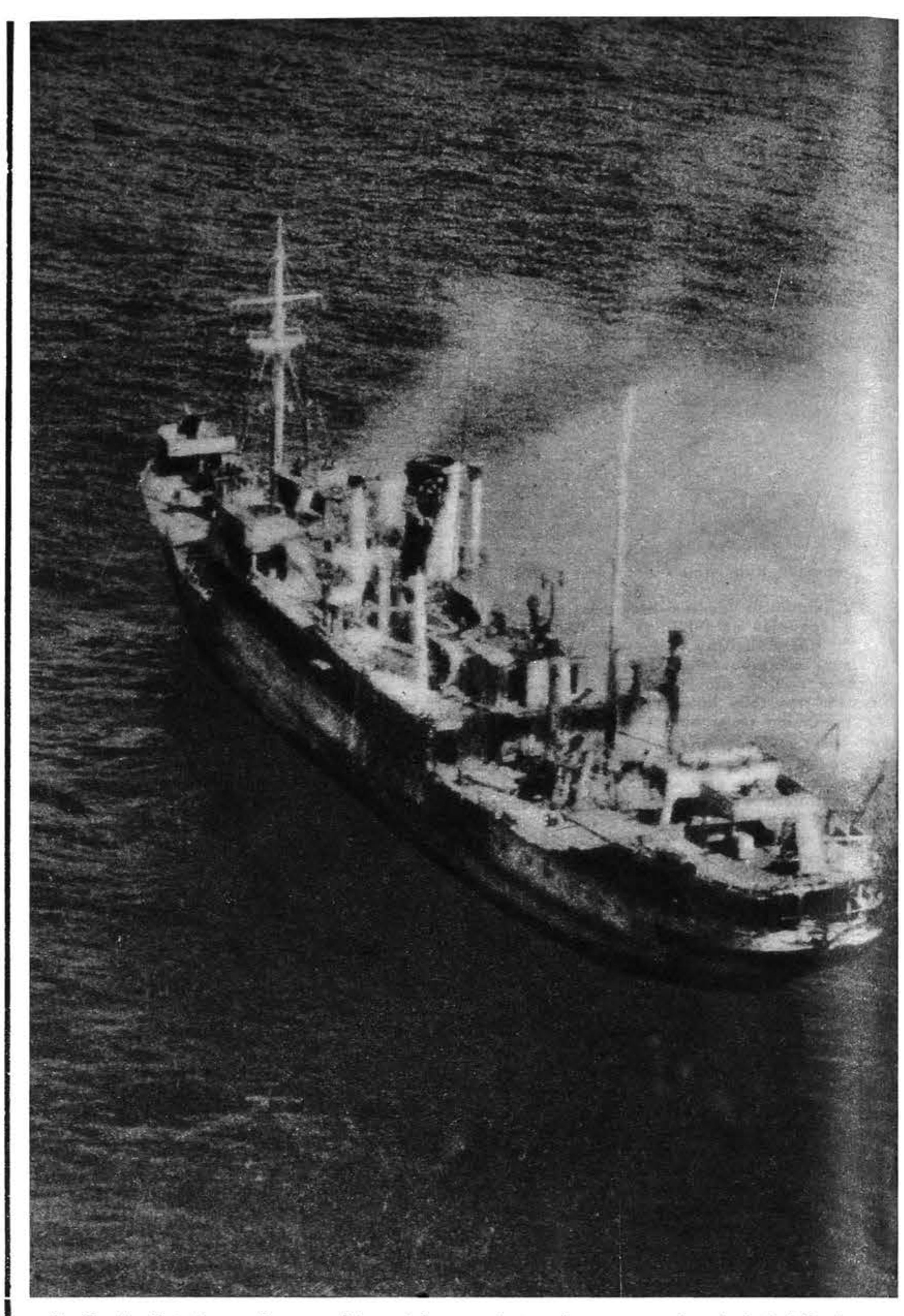
— Ce titre m'a été suggéré par une petite carte que M. Churchill prit sur son bureau et me donna lors de la visite que je lui fis en 1943. M. Churchill a une collection de cartes semblables pour régler des questions variées.

L'auto est là, portière ouverte. Le costume noir de Monseigneur Spellman et la soutane blanche de Monseigneur Hughes s'engouffrent à l'intérieur de la limousine.

BENEDICT



Mgr Spellman (à droite, en noir), au moment de son atterrissage, pour quelques heures, à Payne Field, en compagnie du major général Giles, commandant en chef des forces américaines dans tout le Moyen-Orient, et de Mgr Hughes, délégué apostolique en Egypte.



L'« Empire Patrol » en flammes. Une saisissante photo prise par un avion de la R.A.F. alors que pouvoir sauver le navire qui a sombré le lendemain au large de Port-Saïd. 50 personnes sont

SINISTRE EN MER

Près de 500 réfugiés grecs, rapatriés après cinq ans d'exil, ont subi encore une cruelle épreuve : le navire qui les transportait a pris feu au large de Port-Saïd et a sombré. Cinquante personnes manquent à l'appel.

Castelrosso : une île dans le Dodécanèse, un nom d'escale sur la route de l'hydravion de l'Air-France vers Damas, une base dans la Méditerranée. Dès 1942, ceux de Castelrosso, tout comme leurs compatriotes de Samos, de Chio, de Léros et des autres îles aux noms olympiens, préférant l'exode au joug nazi, fuyaient de nuit dans des caïques remplis jusqu'à ras bords, vers les côtes neutres de la Turquie.

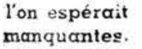
On connaît le reste de l'histoire : le transit à Alep, le long voyage vers les camps de l'UNRRA en Palestine ou en Egypte. A Nuseïrat, non loin de Tel-Aviv, 12.000 Grecs trouvaient refuge. La brigade grecque en Moyen-Orient appelait les hommes jeunes et valides,

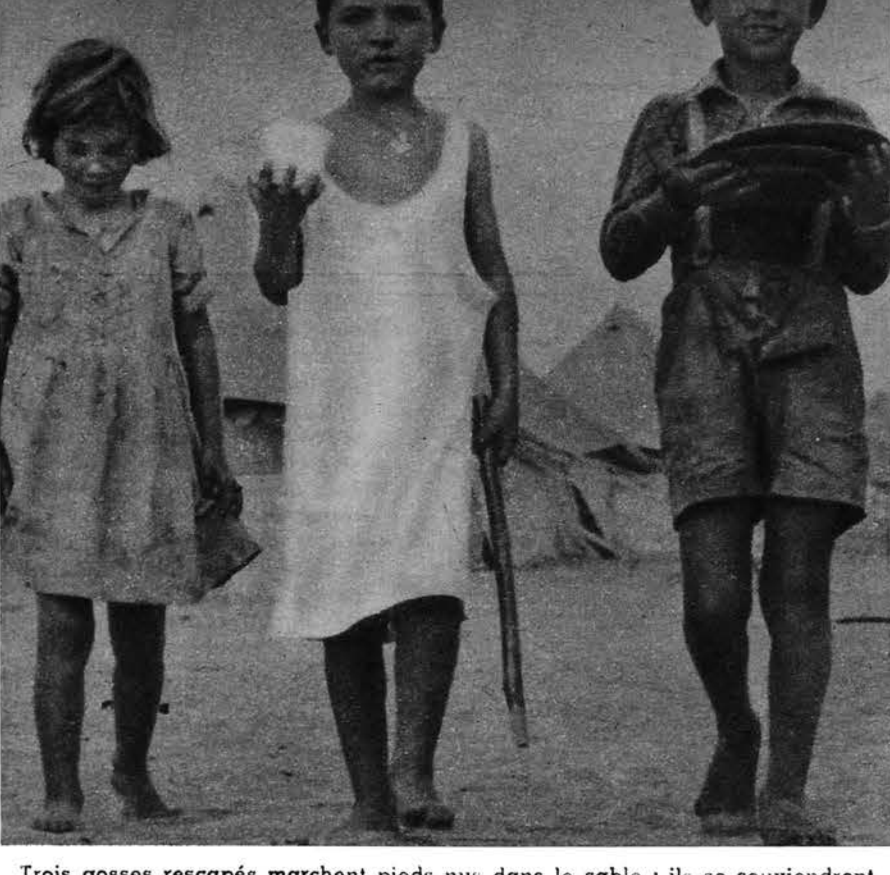


Dans le camp n° 156, près de Port-Saïd, les rescapés, pieds nus, s'assemblent devant un bureau de poste improvisé. Il faut sans retard rassurer les parents qui les attendent au pays.



l'on espérait manquantes.





Trois gosses rescapés marchent pieds nus dans le sable ; ils se souviendront toute leur vie de la tragédie qu'ils viennent de vivre sur le chemin du retour.



Deux réfugiés qui viennent d'être rééquipés grâce à la générosité spontanée des soldats britanniques écrivent des lettres pour rassurer leurs parents.

les autres s'organisaient dans leur ville de tentes en petite république. Il y eut des écoles pour les enfants et des cours professionnels pour les grands. Les hommes construisaient plusieurs barques, pendant que les femmes nouaient les filets qui allaient servir à la pêche. Jour et nuit, un seul rêve, un seul désir : voir enfin arriver l'heure du retour vers la patrie.

J'ai passé les dernières Pâques à Nuserat. Dans la chapelle à toit de tôle, les icones et les cierges étincelaient avec un faste tout byzantin. Le soir, sur la plage, on fit rôtir sur un grand feu le mouton traditionnel, pendant que les femmes de Castelrosso, les plus belles, avec leur tunique de velours pourpre à gros boutons d'or, bordée de fourrure, leur blouse blanche finement brodée, faisaient danser leurs élégants sabots de bois.

De Nuserat à El-Chatt, à Port-Saïd et enfin à bord de l' « Empire Patrol », le voyage était fatigant et long. Chacun emportait avec soi tous ces humbles trésors qui s'accumulent dès qu'une femme tient un ménage, même si c'est sous un toit de toile. Pour l'UNRRA, ce retour présentait plus d'une difficulté : il s'agissait non seulement de trouver un navire alors que les troupes à rapatrier, les ex-prisonniers de guerre délivrés des Japonais prennent, et avec un droit incontestable de priorité, tous les navires disponibles, mais aussi de s'assurer qu'une fois dans l'île, les réfugiés auraient où loger et de quoi se nourrir, dans ce que l'Allemand a laissé comme ruines derrière lui.

Avec 494 réfugiés à bord, dont 200 femmes et plus de 200 enfants, l' « Empire Patrol » levait l'ancre, réalisant le rêve de près de trois années d'exil. Le sinistre se déclara le samedi, en plein midi et à quelque 90 kms au large de Port-Saïd ; à l'S.O.S. du navire en flammes répondaient des bateaux de toutes sortes, dont le porte-avions « Trouncer », qui se portèrent immédiatement sur les lieux du sinistre. Il n'y aurait pas eu de pertes de vies humaines si une panique effroyable ne s'était déclenchée à bord. Cinquante personnes manquent jusqu'à ce jour à l'appel, mais il y a encore un certain espoir que des bateaux de pêche égyptiens se trouvant dans les parages rentrent au port en ramenant quelques rescapés.

A bord du « Trouncer », les matelots donnèrent non seulement leurs couchettes aux réfugiés, mais aussi tous les vêtements dont ils pouvaient disposer. Miss Arlène Walhaus, une nurse américaine, veilla toute la nuit avec le médecin et les infirmiers du bord pour panser fractures, brûlures et blessures. Les autorités militaires mirent un camp dans les environs immédiats de Port-Saïd à la disposition des réfugiés, et spontanément les soldats offrirent tout ce qu'ils purent pour secourir les réfugiés. L'UNRRA envoyait d'El-Chatt deux camions de vêtements, et faisait à Port-Saïd même un achat massif de chaussures.

Des ambulances furent envoyées pour transporter les cas de blessures plus graves qui, ainsi que le reste des rescapés de cette tragédie, furent dirigés de nouveau sur El-Chatt.

Chacun a fait ce qu'il a pu ; mais les femmes pleurent tout ce que l'UNRRA, en dépit de sa générosité et de ses stocks, ne pourra pas remplacer : les morts et les magnifiques costumes à boutons d'or de Castelrosso.

G. S.



Pour cette femme qui marche seule et désolée, le choc a été plus fort que la raison

(Photos Z. Mihanoff)

CHRONIQUE DE L'ILOTE

De Me José Caneri dont il est superflu de rappeler le talent prestigieux et la plume acérée, voici une chronique savoureuse sur les événements du jour qui ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs.

boniment

L'humanité a atteint un point culminant : la suppression de l'intellect.

Lire, écrire, compter ? Excédent de bagage.

L'image remplace le texte, la radio dispense du livre.

On peut enfin respirer : nous voilà en pleine barbarie.

Ce ne fut pas facile : il y a fallu une volonté, une continuité, des efforts.

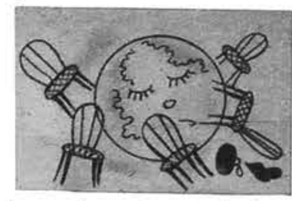
Mais à qui sait attendre, n'est-ce pas ? tout vient en son temps.

Nous avons su attendre, et la régression à la manière des écrevisses couronne notre génie, cette longue patience.

Aujourd'hui, il est plus dangereux à l'humaniste de se hasarder dans la rue, même en plein midi, que de circuler nu et sans armes dans les ténèbres de la jungle.

La jungle, au moins, a des lois qu'elle respecte.

Nous, on a des codes dont chaque virgule est allègrement violée.



Et c'est cela : l'aptitude à se soustraire aux lois, qui distingue l'homme de la bête.

Cette démarcation fondamentale entre les règnes, entre les divers règnes qui se disputent la royauté du monde, souligne l'inutilité de l'assembleur de mots ou d'idées.

Il peut grimper sur le trépied, vaticiner, tonner, écumer.

Entre la masse et lui s'ouvre l'infranchissable fossé de l'égoïsme ou de la bêtise au front de bélier.

Rien ne sert de rien à rien.

Cuirassé de cette certitude, convaincu que les jeux de la plume sont aussi stériles que le water-polo ou la partie de dominos, j'ose arborer une rubrique qui passera inaperçue.

Tels ces nuages qui traversent le ciel en drainant les rayons perdus, et que les « civilisés », en extase devant leur nombril, n'ont pas seulement le loisir de regarder.

tour d'horizon

Si la guerre d'où nous ne sommes pas encore sortis avait imposé des disciplines forcées et un ordre apparent, la paix où nous ne sommes pas encore entrés témoigne, elle, d'une anarchie spontanée, d'un désordre réel.

De quelque côté qu'on se tourne, il n'est question que de droits, jamais de devoirs.

Nous avons biffé de nos préoccupations la mesure, sœur jumelle de l'équilibre.

Au train que prennent les événements, nous nous acheminons vers le chaos, d'où jaillira une dictature armée plus terrifiante que celle à laquelle nous venons, dit-on, d'échapper.

Dans les lignes que voici, on s'efforcera à dégager le diagnostic du mal, puisque, aussi bien, c'est la seule manière de le guérir.

En précisant les revendications qui s'affrontent, on finira bien par déterminer le tracé de cette ligne où finissent les droits, où commencent, où pourraient bien commencer les devoirs.



Et, du même coup, on localisera les responsabilités.

égypte (1)

Qu'on le veuille ou non, l'Egypte a joué dans cette guerre un rôle décisif.

Retranchez-la, par la pensée du camp des Alliés : et la victoire de Hitler devient un jeu.

Par sa présence aux côtés des Alliés, l'Egypte n'a pas simplement opposé un infranchissable barrage à la jonction germano-japonaise et empêché l'effondrement de nos armes.

Elle a sauvé de l'anéantissement cette civilisation méditerranéenne dont nous sommes si fiers.

Il ne s'agit pas de mesurer ici la dette contractée envers elle de ce chef...

...mais de souligner l'importance que son attitude lui a conférée, et d'expliquer, en même temps, pourquoi, dans ce tour d'horizon, elle devient le centre d'où nous nous déploierons vers les divers secteurs de la périphérie.

égypte (2)

Dans le tumulte des polémiques, les problèmes les plus cristallins se transforment en eau trouble.

Ainsi, le Traité conclu entre l'Egypte et la Grande-Bretagne en 1936 prévoit l'évacuation du territoire au bout d'un certain temps, et réserve la question du Soudan.

En réclamant le retrait des troupes britanniques, en discutant la question réservée du Soudan, l'Egypte, en somme, loin d'attenter à la sainteté des contrats, poursuit l'application scrupuleuse du traité dans sa lettre et dans son esprit.

Sur l'évacuation, l'agence Tass, pressée de tâter le pouls à l'opinion anglaise, avait annoncé le prochain retrait des troupes britanniques.

Cette façon de forcer la main n'a pas eu l'agrément de l'agence BOP, laquelle a répliqué qu'il n'était pas à la connaissance du Foreign Office qu'un engagement de ce genre eût été pris — ce qui contredit soixante ans d'histoire.

A quelques jours de là, les Américains ont couru à la rescousse.

Comme des journalistes égyptiens s'étonnaient irrespectueusement que les guerriers américains traînassent encore par ici, l'agence télégraphique OWI, transformée depuis peu en U.S.I.S., a riposté qu'un tiers déjà de l'armée américaine avait été rapatrié.

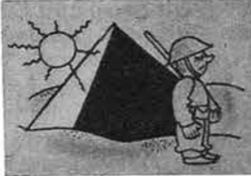
Quant aux deux autres tiers, ils suffiraient à peine pour monter la garde autour des diverses installations militaires, dont Washington était en train de traiter la cession à l'Egypte.

Voilà pour l'évacuation.

égypte (3)

En ce qui concerne le Soudan — vieille guitare — des rumeurs circulent dans la presse, véhiculées par des correspondants qui n'obéissent pas qu'à leur seule inspiration.

Pour la première fois depuis qu'on en parle, les autorités soudanaises se seraient aperçues qu'il existe une nationalité soudanaise, que les habitants qui peuplent le territoire soudanais tiennent beaucoup à cette natio-



nalité-là et n'ont nulle intention de la troquer contre une autre, qu'en conclusion, il n'existe aucune raison de supposer que le Soudan ne finira pas par revenir aux Soudanais.

Ce bruit, basé sur le principe de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, trouve un fondement dans les chartes proclamées et les conférences tenues un peu à tous les étages de la diplomatie de guerre.

Voilà nos hommes d'Etat prisonniers sur parole — encore pourtant que personne ne s'abuse sur les origines du mouvement tournant.

En guise de compensation, les Cinq Grands — curieuse terminologie — s'apprêtaient à offrir la Cyrénaïque à l'Egypte.

On apportait même, à l'appui de l'offre l'acceptation anticipée du Grand Senoussi

Ainsi, le principe sacré des peuples à disposer d'eux-mêmes subissait ici une fâcheuse entorse.

Avant que personne ait eu le loisir d'en disputer, voici surgir l'U.R.S.S., l'un des Cinq Grands, laquelle déclare avoir des velléités de « trusteeship » sur l'ensemble de la Libye dont nous savons que la Cyrénaï que fait partie intégrante.

Voilà pour le Soudan.

●

Que va dire la Ligue des Nations Arabes si ombrageuse sur le point d'honneur ?

Et qui ne voit l'impasse dans laquelle est momentanément bloquée une Egypte — on ne le répétera jamais assez — à laquelle nous devons de marcher la tête haute et de parler en hommes libres ? — **JOSE CANERI**





Une vue aérienne de Tanger. Bien que le marché noir n'existe pas dans cette cité, la vie y est extrêmement chère.

Visite à TANGER

Le régime international a été restauré à Tanger après cinq ans d'occupation intempestive par les troupes de Franco. Voici un reportage de Raymond Hubert sur la « Perle du Détroit » qui fait sa rentrée dans le monde.

Avant la guerre, on allait de Rabat à Tanger en cinq heures. Les routes étaient bonnes, les voitures puissantes, les pneus neufs, l'essence abondante et pas chère, les formalités de frontière et de douane inexistantes. Les temps ont bien changé...

Depuis qu'en 1940 les Espagnols se sont emparés de la zone internationale, « pour y maintenir la paix », expliquaient-ils, il était pratiquement impossible d'aller à Tanger ou d'en sortir. Le trafic est rétabli depuis quelques semaines. Mais il faut obtenir un visa français et un visa espagnol, il faut se soumettre, à la frontière d'Arbaoua, à une fouille méticuleuse, il faut accomplir des acrobaties bancaires afin de concilier l'interdiction d'exporter des devises avec la nécessité d'avoir de l'argent pour vivre, et je passe sous silence les ennuis de voiture sur la route, sur lesquels j'aurais cependant beaucoup à dire. Bref, c'est toute une expédition.

●

La « Perle du Détroit » (la belle capitale tangitane mérite ce nom précieux) est donc demeurée en marge du siècle pendant cinq ans. Le voyageur qui y débarque est étonné d'abord par l'aspect de la ville, que la guerre a incroyablement épargnée. Des mots comme « black-out », « marché noir » y sont inconnus. Les rues, les cafés, sont illuminés toute la nuit. Les magasins et les boutiques regorgent de marchandises introuvables partout ailleurs et qu'on peut se procurer « en vente libre » puisque le rationnement n'existe pas. Dans les hôtels, dans les restaurants, on retrouve des impressions oubliées de Côte d'Azur d'avant-guerre.

Belle et nonchalante, la ville fait du charme au fond de sa baie, s'évente coquettement au bord de sa mer bleue, s'alanguit dans la courbe élégante de sa plage de sable fin. En face, le rocher de Gibraltar, qui a des raisons d'avoir pris la guerre au sérieux, la regarde d'un œil bougon.

Cette abondance, cette opulence, cette facilité apparente, déconcertent d'abord le visiteur, qui s'imagine être tombé dans un coin de la planète appartenant à un autre âge. Assez vite, il découvre l'envers de la médaille : Tanger est une des villes du monde où la vie coûte le plus cher. En effet, l'occupation espagnole a eu pour conséquence de substituer la peseta au franc marocain, monnaie légale ; et des manipulations savantes ont amené la peseta à un cours stupéfiant. Le marché noir n'existe pas, c'est un fait. Mais achetez, par exemple, un savon de toilette, dont les piles « en vente libre » ont quelque chose de provocant, dans n'importe quelle boutique de la rue des Siaghines ; il vous en coûtera cinq pesetas ; à 12 francs la peseta, cela fait 60 francs. C'est le prix moyen du marché noir à Paris. Le reste est à l'avenant. Vous pouvez faire un excellent repas pour cinquante pesetas : multipliez par 12. Telle nous apparaît Tanger, belle, séduisante, miraculée et inabordable, en ce mois de septembre 1945.

●

A l'heure où elle va retrouver le statut international qu'elle n'aurait jamais dû perdre, la ville de Tanger proprement dite est peuplée de 30.000 Arabes, 6.000 Juifs marocains, 13.000 Espagnols, 1.500 Français, 700 Anglais, 1.000 Italiens, et de représentants de toutes les nationalités, en nombre variant de la centaine à l'unité : les apatrides représentent deux pour cent de la population européenne.

Exception faite pour la minorité d'Espagnols bénéficiaires du régime, cette population hétérogène est unanime à réclamer avec impatience le retour au statut international. L'occupation espagnole, en effet, si elle a « maintenu la guerre au large », a laissé à tous les Tangérois de très mauvais souvenirs.

Il est superflu de s'y appesantir aujourd'hui, puisque déjà cette « annexion » appartient au passé. Mais toute la population de Tanger est, là-dessus, intarissable. La violation cynique des conventions internationales, l'expulsion scandaleuse du Mendoub (représentant personnel du Sultan), le règne insolent de la Phalange et de la Gestapo, l'activité des espions allemands, la mainmise effrontée sur la poste française, les arrestations arbitraires des sujets espagnols réputés hostiles à Franco, l'imposition de taxes illégales à tout propos et hors de propos, l'augmentation vertiginieuse du coût de la vie, la fermeture des frontières qui faisait de Tanger un camp de concentration doré, la façon dont les intérêts de la ville étaient sacrifiés à ceux de Tétouan, rien n'a manqué pour susciter des mécontentements unanimes.

Je me trouvais à Tanger pendant que siégeait à Paris la Conférence des Experts : les journaux locaux n'avaient pas obtenu l'autorisation de signaler seulement que cette Conférence était réunie, car la censure espagnole ne badine pas avec les allumettes ; mais tout le monde, néanmoins, en discutait. Je n'ai pas entendu, du millionnaire ressortissant d'une puissance neutre au petit cireur de chaussures, une seule note discordante ; tout le monde calculait avec impatience à quelle date on pourrait enfin revenir à une « situation normale », c'est-à-dire au statut international.



Dans le salon de l'Horloge, Quai d'Orsay, la Conférence de Tanger réunissait le mois dernier les quatre grandes puissances alliées. Voici, de gauche à droite, les représentants signant l'accord de Tanger : M. Kozirev pour l'U.R.S.S. et M. Villard pour les Etats-Unis.

●

« Et les Espagnols ? » demandez-vous. Les Espagnols ne se faisaient aucune illusion. Ils ont compris, et leurs tonitruantes proclamations annexionnistes sont pudiquement enterrées. Ils ont été contraints, d'abord, l'année dernière, à expulser les Allemands ; ils se sont exécutés d'assez mauvaise grâce. Puis ils se sont rendu compte que la partie était définitivement perdue.

Pour eux, maintenant, toute la question consiste à évacuer les lieux avec dignité, en perdant la face le moins possible. Depuis quelques mois, l'attitude des autorités espagnoles a bien changé... L'« Interventor » phalangiste qui administrait la ville à la place de l'Administration Internationale a été remplacé par un « Interventor » intelligent, courtois, qui dépense son activité à meubler la colonne « actif » de l'administration espagnole, alors que jusqu'ici tout s'inscrivait à la colonne « passif ». On repave les rues, on répare les bâtiments publics, on crée un nouveau souk au charbon... On essaie de rattraper en six mois quatre ans et demi d'incurie et d'administration scandaleuse. Les Espagnols, certes, sont ulcérés de n'avoir pas participé à la Conférence de Paris ; mais pouvaient-ils prétendre qu'on les consultât pour rétablir le statut international, alors qu'ils n'avaient consulté personne pour l'abolir ?

●

Nous voici donc devant Tanger redevenue zone internationale. Une situation géographique exceptionnelle, un climat sans rival (le climat de la Côte d'Azur en plus doux)... Cette ville semble logiquement appelée à un développement considérable.

Ici, le champ du possible est grand ouvert et nous entrons, avec une grande envie d'y folâtrer, dans le domaine des hypothèses et des constructions de l'esprit. Retenons simplement, pour aujourd'hui, quelques aspects de la question :

Le port. C'est un port naturel, bien protégé. Avant guerre, de grands paquebots y faisaient escale. Il suffirait de quelques travaux pour l'équiper, l'aménager, le développer. On parle d'un port franc... On prête aux Américains (on ne prête qu'aux riches) de grandes idées là-dessus...

L'aérodrome. Il est un peu court, mais on peut l'agrandir. Avant guerre, c'était une escale quotidienne de la ligne Toulouse-Casablanca ; actuellement, un avion en part chaque jour à destination de Séville-Madrid-Barcelone. Sans être un technicien, j'ai l'impression qu'il n'est pas absurde de concevoir Tanger, entre la Méditerranée et l'Atlantique, entre l'Europe et l'Afrique, comme une « plaque tournante » aérienne de première importance...

On a lancé ce ballon d'essai : Tanger siège d'un grand organisme international, voire de la nouvelle Société des Nations. Il paraît que c'est une idée de poète, qui n'a aucune chance d'être retenue. Soit...

Alors, candidement, j'ai demandé : « Et qu'est-ce qu'on attend pour établir à Tanger (à quatre heures de Londres, à trois heures de Paris) un grand casino international, faisant pendant à celui de Monte-Carlo ? » Cette question m'a valu de passer pour un être dépourvu de toute moralité, mais elle a éveillé des échos...

Jusqu'en 1927, on jouait à Tanger ; les jeux n'étaient pas réglementés, mais on jouait partout, librement, en toute licence, dans tous les caboulots. Les officiers de la Royal Navy de Gibraltar y dilapidaient leur solde au point de faire tiquer l'Amirauté de Sa Majesté. Et l'armée espagnole s'y mettait sur la paille. Pendant la guerre du Rif, on a parlé de batteries d'artillerie engagées sur le tapis vert à quitte ou double... Si bien que le gouvernement de Madrid s'est ému. Et depuis 1927, le statut comporte un article qui interdit les jeux de hasard à Tanger, à moins que l'unanimité des puissances intéressées n'en décide autrement.

Aucune puissance ne pouvait évidemment prendre l'initiative immorale de faire abolir cet article.

On verra ce que décidera là-dessus la Conférence qui, dans quelques mois, doit régler le nouveau statut de Tanger.

Quoi qu'il en soit, après cinq ans de claustration et de retraite, la belle au golfe dormant s'éveille, la « Perle du Détroit » remonte à la surface. Elle cligne encore un peu des yeux, en faisant sa rentrée dans le monde. Mais elle n'a pas fini de faire parler d'elle.



En enquêtant sur les origines de l'Hymne Royal égyptien, le compositeur H. Hickman a découvert que l'inspiration rythmique qui donne à l'ensemble son élan est due au Khédive Ismaïl.



Ismaïl le Magnifique

Quels sont les morceaux de musique les plus connus en Egypte ? En nous livrant à des recherches parmi les habitants du Caire, nous trouverons peut-être un air mis à la mode par une vedette de cinéma parlant arabe ou une mélodie populaire appartenant à l'inépuisable répertoire du folklore égyptien. Il est certain qu'il suffirait de changer de ville ou même tout simplement de quartier pour y trouver un autre air, ou une autre mélodie.

Quels seraient donc les morceaux qu'ils connaissent **tous** ? Il y a tout d'abord l'Hymne Royal, et ensuite la « marche » de l'opéra « Aïda », les deux airs les plus connus en Egypte. Le plus haut fonctionnaire, le bourgeois et l'épicier, la foule anonyme des ysans, ouvriers et artisans, le « Tommy » l'employé et le « souffragui » connaissent par cœur ; ils sont la propriété musicale de « Monsieur ıt-le-Monde ».

y a là matière à réflexion. Comment se fait-il que le goût musical ptien, si raffiné quant à sa propre musique et ses richesses, ait ac-pté des mélodies qui sont si peu orientales ? Composées dans le sys-ıe tonal du majeur, elles sont loin de la mélopée communément appelée ıbe.

a raison n'est autre que le lien historique qui relie ces compositions ec la glorieuse dynastie de Mohamed Aly, l'entrain de la mélodie mar-ıe de la « marche » et le rythme entraînant de l'Hymne Royal ne pou-ıt pas, à eux seuls, justifier cette préférence du public.

Il est curieux de constater comment, dans l'imagination du peuple, les ux compositions se confondent, au point que Verdi, le compositeur de la marche », passe aussi comme l'auteur de l'Hymne.

Cette confusion ne règne pas seulement parmi les gens qui ne s'intéres-nt pas à la musique et qui vont au concert uniquement pour s'y montrer. J'ai entendu nommer Verdi comme compositeur de l'Hymne Royal même parmi les vrais amateurs de musique, et l'homme du peuple tombe généralement d'accord avec eux.

Or, la vérité est tout autre. En enquêtant sur les origines de l'Hymne t en réunissant tous les témoignages qui existent heureusement encore, ıous constatons un fait qui est du plus haut intérêt. La première idée, l'ins-iration rythmique qui donne à l'ensemble son élan typique, nous vient du hédive Ismaïl !

Voici ce que nous avons entendu de plusieurs personnes dignes de foi : un jour, à l'occasion d'une grande fête, le Khédive avait ordonné une parade militaire. Les officiers faisaient évoluer les soldats pour les habituer à leurs positions respectives pendant le défilé final. Pour cadencer le pas rythmé des soldats et pour leur donner l'élan nécessaire, on avait fait venir un musicien jouant du tambour. Ses rythmes et roulements ébran-ıient l'air, avec cette belle précision qui est l'apanage des musiciens gyptiens, quand le Khédive Ismaïl arriva pour surveiller les préparatifs e la parade. La variété des rythmes du tambour attira Son attention, en rticulier une certaine cadence répétée.

ris d'une soudaine inspiration, le Khédive Ismaïl ordonna au musicien noter le rythme qui l'avait frappé en vue de l'utiliser pour la composi-on d'une marche officielle. L'essentiel, le rythme, étant trouvé, la composition fut très vite achevée. Seule l'harmonisation restait encore à faire. Jusqu'ici, les témoins sont d'accord dans les plus petits détails.

Cette unanimité nous fait défaut quant au nom du musicien chargé de l'harmonisation. On cite un grand nombre de musiciens, aussi inconnus les uns que les autres. Quoi qu'il en soit, le fait est certain que le technicien chargé de l'harmonisation a dû, pour contenter le Khédive, s'inspirer des plus grands maîtres classiques. On peut relever dans cet ordre d'idées la ressemblance extraordinaire entre les mesures finales de l'Hymne Royal et quelques passages de la Sonate en Do de Joseph Haydn (mesures 17-20 et 48-50 combinées du premier mouvement). L'analyse musicologique prouvera plus clairement que les longues explications, à quel point la version mélodique et l'harmonisation « à la Haydn » jointes au rythme khédivial nt du plus heureux effet. Curieuse coïncidence : Haydn aurait-il été le rrain d'un autre hymne, indirectement cette fois-ci ?

Connue comme « Marche Khédiviale Egyptienne », la composition a été chestrée pour fanfare militaire ou concert symphonique. Une de ces or-estrations (sinon la première, elle est certainement une des plus ancien-s) se trouve dans la bibliothèque de l'Opéra Royal du Caire (n° 10220 catalogue). Elle est manuscrite et signée par un certain Charles Placet.

Depuis lors, l'ancienne « Marche Khédiviale » devenue « Hymne Royal Egyptien » a été souvent réorchestrée. La dernière orchestration en date a été faite pour l'usage de l'orchestre de Palestine en février 1940. Un fac-similé a été publié à cette époque par notre confrère « Al-Mussawar ». L'Hymne Royal, pour grand orchestre, se trouve comme apothéose finale dans un concerto pour piano et orchestre, composé à l'occasion des cérémonies d'investiture de Sa Majesté le Roi Farouk Ier (29 juillet 1937).

La particularité de ne jouer la partie du milieu qu'en présence de Sa Majesté mérite d'être soulignée. La musique héraldique contient quelques cas parallèles. Le « blason musical » était en tout cas connu en Egypte depuis longtemps. L'Egypte pharaonique reconnaît officiellement la trompette comme symbole royal. La présence de deux trompettes d'or et d'argent dans la tombe de Tout-Ankh-Ammon doit être ainsi interprétée. L'attribut de noblesse attaché à cet instrument semble s'être maintenu à travers les siècles, puisque nous retrouvons la trompette au premier plan du blason d'un des Mamelouks d'Egypte.

L'impression du caractère différent qui se dégage de la partie du milieu de l'Hymne est certainement soulignée par le fait qu'on l'entend à certaines occasions seulement. C'était donc, du point de vue de l'esthétique musicale, une très heureuse initiative de changer le mouvement du milieu et de le jouer dorénavant plus lentement. La cadence accélérée du rythme martial que l'Hymne Royal doit à l'inspiration du Khédive Ismaïl ressort de cette façon encore davantage, par le contraste des accords solennels qui la précédent.

Verdi ? Son œuvre « Aïda » restera toujours une création géniale dans le domaine du grand opéra, apprécié à sa juste valeur par les mélomanes égyptiens. Mais l'Hymne Royal égyptien n'est certainement pas de lui...

H. HICKMAN

Le chapitre du MARIAGE

— Plus vite, mon père, plus vite !

— Où allons-nous ce soir ?

— Il la connaissait toute petite...

— Y a-t-il un mari, dans la salle ?

— Merci !

(Par KIRAZ)

PRÉSENCE DE PASTEUR

Il y a cinquante ans, mourait à Villeneuve-l'Étang le grand inventeur du vaccin antirabique.



Un groupe de techniciens du corps médical américain s'inclinent devant la tombe de Pasteur à l'Institut Pasteur, à Paris. Celui-ci a été fondé en 1886, quand le célèbre homme de science était au faîte de sa gloire.

Un matin d'octobre 1831, un garçonnet de neuf ans s'écarta soudain de la foule qui se pressait devant la porte d'un forgeron de l'Arbois, et se mit à courir... A travers les murmures confus de cette foule, il avait entendu le grésillement produit par l'application d'un fer chauffé à blanc sur la chair humaine suivi du terrible cri poussé par la victime qui se tordait à terre. Le « patient » n'était autre que le fermier Nicole qui venait d'être mordu par un chien enragé... Quant au petit garçon qui n'avait pu supporter cet affreux spectacle, il était le fils d'un tanneur et s'appelait Louis Pasteur.

Les jours et les semaines passèrent... Huit victimes qui avaient été mordues par le chien enragé étaient mortes dans les atroces douleurs de l'hydrophobie. Leurs cris ne cessaient de résonner dans les oreilles du timide — que certains n'hésitaient pas à qualifier de stupide — garçon, et le fer chauffé qui avait cautérisé la plaie du fermier Nicole avait, en même temps, laissé une marque indélébile dans l'esprit du jeune Louis...

Peut-on dire, cependant, que cette scène détermina la vocation de celui qui allait, quelques dizaines d'années plus tard, devenir le « Jean-Baptiste de la religion de la théorie du Germe » ? Il est difficile de l'assurer, car jusqu'à l'âge de vingt ans rien, dans sa vie, ne laissa entrevoir de telles perspectives.

Il était le plus jeune de sa classe et le plus studieux, et son ambition la plus chère était de devenir un jour l'instructeur d'autres enfants.

Il n'avait pas encore atteint la vingtième année que son rêve fut exaucé. Il devint moniteur dans un collège de Besançon. Et ce fut là, pour lui, l'occasion de travailler ardemment et de pousser ceux qui l'entouraient à faire comme lui.

« *Vouloir* est une grande chose, mes chères sœurs, écrivait-il dans une lettre, car l'*Action* et le *Travail* suivent habituellement la *Volonté*, et presque toujours le *Travail* est accompagné du *Succès*. Ces trois choses : *Travail*, *Volonté*, *Succès*, remplissent l'existence humaine. La *Volonté* ouvre la porte au succès, brillant et heureux ; le *Travail* entre par cette porte et, à la fin du voyage, le *Succès* vient couronner l'effort... »

Puis ce fut l'Ecole Normale, à Paris... Pasteur n'était pas encore sur la voie des recherches scientifiques... jusqu'au jour où, tout à fait par hasard, il assista à un cours du grand chimiste Dumas... Il en ressortit bouleversé :

— Quelle grande science que la chimie ! s'écria-t-il.

Dès cette minute, il décida d'y consacrer sa vie.

A l'âge de 26 ans — après cinq années de travail ardu — il découvrit l'existence du germe, et son nom brilla soudain d'un vif éclat.

Nommé professeur à Strasbourg, il décida, entre deux expériences, d'épouser la fille du doyen de son collège.

« Il n'y a rien en moi qui puisse attirer l'imagination d'une jeune fille ; cependant, mes souvenirs me disent que tous ceux qui m'ont très bien connu m'ont beaucoup aimé... », lui écrivit-il.

Elle l'épousa et, suivant les termes de Roux, « l'aima au point de comprendre son travail ». Elle devint même sa plus ardente et plus fidèle collaboratrice...

Après avoir établi le ridicule de la théorie de la « génération spontanée » des microbes, il s'occupa de la fermentation du vin. On courut vers lui également pour sauver le ver à soie qui menaçait de ruiner le pays... Pasteur n'avait jamais vu un ver à soie. Quand on lui présenta un cocon, il l'examina curieusement, et, l'approchant de son oreille tout en le secouant, il s'écria :

— Mais... il y a quelque chose là-dedans !...

Puis il se mit à l'œuvre...

Au moment du siège et de l'occupation de Paris par les Prussiens, Pasteur devint un « patriote professionnel ».

— Chacun de mes travaux portera en exergue de son titre : « Haine pour la Prusse ! Vengeance ! Vengeance ! » s'écria-t-il avec enthousiasme.

Puis, dans une « magnifique sottise » — dit un de ses biographes — il s'attela à sa tâche de vengeance et essaya de rendre la bière française supérieure à celle fabriquée en Allemagne...

Le fameux vaccin de l'anthracite vint ensuite qui sauva le bétail de l'extermination...

Ces nombreuses recherches ne le détournaient pas de son cauchemar :

— J'ai toujours été hanté par les cris des victimes des loups enragés qui criaient sous ma fenêtre quand j'étais encore enfant !...

La nuit du 6 juillet 1885, la première injection du vaccin antirabique était effectuée au petit Joseph Meister, mordu deux jours auparavant. Joseph Meister devait survivre et devenir le portier de l'Institut Pasteur de Paris...

Pasteur mourut un jour de septembre de l'année 1895, à l'âge de 73 ans. Sa fin — comme toute sa vie — fut celle d'un catholique dévot. D'une main il tenait le crucifix, et de l'autre celle de la plus tendre, de la plus aimante et de la plus loyale des épouses...

« Mais il est une autre fin de sa carrière, écrit Paul de Kruif en terminant la magnifique étude qu'il lui consacra dans son livre *Microbe Hunters*. C'était le jour où, en 1892, à l'occasion du 70ème anniversaire de Pasteur, une médaille lui fut offerte au cours d'une grande réunion qui eut lieu en son honneur à la Sorbonne. Lister était présent, ainsi que plusieurs noms fameux appartenant à toutes les nations... Lister, le prince des chirurgiens, se leva pour recevoir Pasteur... Et les applaudissements secouèrent jusqu'au toit les murs de l'enceinte. Puis le grand « chasseur de microbes » récita son discours. Mais sa voix était si faible qu'il fut obligé de céder la parole à son fils qui lut son discours à sa place... Et ce fut aux jeunes étudiants qu'il s'adressa :

« — Ne vous laissez pas corrompre par un scepticisme stérile, ne vous laissez pas décourager par la tristesse de certaines heures qui passent au-dessus des nations... Vivez dans la paix sereine des laboratoires et des bibliothèques... Dites-vous d'abord : « Qu'ai-je fait pour mon instruction ? » et à mesure que vous avancez graduellement : « Qu'ai-je fait pour mon pays ? » jusqu'à ce que le temps vienne ou vous pourrez avoir l'immense bonheur de penser que vous avez contribué de quelque manière au progrès et au bien-être de l'humanité... »

UN COQ VEDETTE

Voici, sans doute, le coq le plus célèbre du monde. Connu familièrement sous le nom de Tyrone Shapiro, il fit ses débuts devant la caméra dans le film « Tall in the Saddle ». Son histoire est des plus simples. Ce n'est pas une société de cinéma qui a été à sa recherche. C'est lui, au contraire, qui, un beau jour, débarqua au studio et ne voulut plus le quitter. Bien entendu, il fallut un certain temps pour le dresser ; mais Tyrone étant particulièrement intelligent, il s'adapta très vite à la tâche à laquelle on le destinait. Son cachet a été fixé à 10 dollars par journée de travail. Ci-dessous : la vedette semble écouter les termes de son contrat.



Avant d'apparaître devant la caméra, Tyrone est instruit par la « script girl ».

Tyrone appose sa griffe sur le contrat qu'on lui fait signer au studio.



SOLUTIONS

MESSIEURS ET DAMES

Il y avait 8 dames et 24 messieurs.

ATTENTION A LA PEINTURE

On constate que le premier ouvrier peint une maison en 6 jours et un second une maison en 3 jours. A eux deux, par jour, ils peignent :

$1/6 + 1/3 = 3/6 = 1/2$ *maison*

Donc, à eux deux, il leur faudra 20 jours pour peindre les 10 maisons.

PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Une cabane* (b) 2. — *Bette Davis* (d) 3. — *Une tournure* (b).

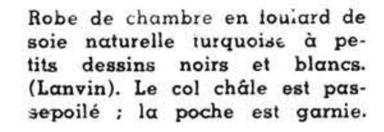
FEMINITES



Robe de chambre en dandelot bleu lavande ; col châle, petits boutons recouverts de tissu (Hélène Yrande). Très montante, elle est ajustée à la taille.

A droite : Pyjama trois pièces : blouse à col Claudine et pantalon en rayonne façonnée blanche ; casaque en même rayonne bleu ciel (Lanvin).





Robe de chambre en foulard de soie naturelle turquoise à petits dessins noirs et blancs. (Lanvin). Le col châle est passepoilé ; la poche est garnie.



Robe de chambre en lainage rouge grenat, devant froncé à tuyaux ; ceinture en ganse de soie verte ; boutons recouverts à bourrelets (Hélène Yrande).

La mode de Paris

ROBES DE CHAMBRE ET PYJAMAS

A côté des robes d'intérieur habillées, véritables « robes d'hôtesse » d'inspiration anglo-saxonne, les maisons de couture parisiennes présentent une série de robes de chambre et de pyjamas classiques, faciles à porter, indispensables à toutes les femmes, quelle que soit leur condition. Leur forme, tout en étant très simple, suit la caractéristique de la mode actuelle : épaules très larges et légèrement soutenues par de la toile rigide qui supporte bien le lavage.

Parmi les modèles les plus remarquables, nous avons noté :

Chez Lanvin : une robe de chambre idéale pour le voyage en très beau foulard de soie naturelle, à petits dessins blancs et noirs sur fond turquoise. Le col châle est passepoilé de noir, la poche garnie d'applications de feuilles noires et blanches (croquis n° 1). Les applications sont d'ailleurs une garniture très en faveur dans cette maison.

Une robe de chambre en soie mate bleu pastel est également garnie d'applications, disposées sur le haut du buste, à gauche, et sur la jupe, à droite ; elles sont en satin brillant d'un bleu un peu plus soutenu. Les manches courtes sont formées de deux petits volants dont le premier est coupé à même le corsage, autre technique caractéristique de la mode actuelle.

Bien des femmes demeurent fidèles au pyjama, et Lanvin en présente quelques-uns qui sont charmants dans leur simplicité. L'un, en trois pièces, est composé d'une blouse à col Claudine, d'un pantalon du même tissu (rayonne façonnée blanche) et d'une casaque trois-quarts en même rayonne façonnée, mais bleu ciel, resserrée à la taille par une large ceinture de tissu et très décolletée aux hanches ; les poches fendues verticales sont dissimulées sous des plis. D'étroites bandes de tissu ton sur ton, travaillées en volutes, ornent le bas du pantalon ainsi que les manches et le bas de la casaque (croquis n° 2). Un autre pyjama, de coupe masculine, est en rayonne rose violacé façonnée de pois ; l'unique note féminine est marquée par une broderie sur la petite poche de la veste (fleurs roses de deux tons et feuilles vertes) et par des boutons-fleurs en céramique rose.

Chez Lanvin-sports, on voit un pyjama extrêmement confortable en lainage tête de nègre, coupé d'une seule pièce en forme de combinaison-salopette, et fermé sur le devant par une fermeture éclair.

Chez Hélène Yrande, voici une très belle robe de chambre en « Dandelot » (lourde rayonne mate) bleu lavande à manches kimono, resserrées et drapées sur le poignet. Très montante, elle est ajustée à la taille par des pinces s'évasant en éventail. Le corsage se termine en pointe incrustée sur la jupe, elle-même garnie de découpes épousant étroitement les hanches (croquis n° 3). Une autre robe de chambre — celle-ci en beau lainage rouge grenat — est garnie de fronces à tuyaux, inspirées des cartouchières tcherkesses. Sa ceinture verte, très originale, est faite de ganse de soie analogue à celle que l'on emploie dans l'ameublement (croquis n° 4).

En prévision de l'hiver, les grands couturiers se préoccupent déjà de robes d'intérieur chaudes. Ainsi, Hélène Yrande double d'un épais lainage vieux rose un de ses modèles en moire rose pâle. Les fourreurs également songent aux appartements qui ne seront peut-être pas encore suffisamment chauffés, et présentent de magnifiques robes de chambre entièrement doublées de fourrure. On peut en admirer une chez Jungmann, en velours côtelé rouille doublée de lapin beige et accompagnée de chaussons montants du même tissu, également fourrés.

RACHEL GAYMAN

Conseils à mes nièces

★ *Valentine la folle.* — Consultez d'abord un bon docteur. Ne prenez pas des médicaments à la légère. Ce qui a fait du bien à votre amie pourrait vous nuire à vous.

★ *Comment entretenir mon argenterie ?* — Ne lavez jamais les pièces d'argenterie dans la même eau que le reste de votre vaisselle. Mettez-les à tremper dans une eau savonneuse, rincez-les à l'eau bouillante et essuyez-les en les frottant avec un chiffon doux, et même, ensuite, avec une peau de chamois. L'oxydation forme parfois de vilaines taches noires. Pour les enlever, frottez-les avec un linge imbibé d'ammoniaque.

★ *Violette de Parme.* — Vous devez engraisser d'au moins dix kilos. Mais, en attendant de reprendre du poids, vous feriez bien de porter des robes très étoffées, très froncées, ceci afin de cacher votre maigreur. Votre coiffure me plaît beaucoup Inutile de la changer puisqu'elle vous avantage tellement.

★ *Sans le savoir...* — Ayez une explication nette avec le jeune homme en question. Pour ces poches sous les yeux, consultez un spécialiste, car vous devez sûrement avoir un dérangement glandulaire.

★ *Je ne peux pas vivre sans fumer.* — Mais oui, vous pouvez vous passer de fumer si vous avez assez de volonté, surtout si la fumée vous fait du mal aux poumons. Il faut savoir dire « non » à une tentation quand elle affecte la santé.

★ *Sans espoir.* — Vous ne pouvez pas dire que la vie ne vous a réservé que des déceptions puisque, depuis votre jeune âge, vous avez eu tout ce que vous désiriez. Cependant, je comprends votre peine de ne pouvoir épouser ce jeune homme auquel vous teniez tant. Les obstacles sont, en effet, infranchissables. La religion catholique interdit le mariage avec un homme divorcé. Oubliez donc ce chapitre de votre vie et essayez de repartir du bon pied.

★ *Parlez-moi d'amour.* — Je ne puis, à mon grand regret, vous donner les renseignements en question. Il faudrait, pour cela, consulter un avocat. Voyez aussi un médecin. Vous saurez ainsi plus exactement à quoi vous en tenir.

★ *Sex-appeal ? ? ?* — Vous ne pouvez pas jouer ainsi à la légère avec les sentiments de ces deux jeunes gens. La moindre décence exige que vous leur expliquiez la situation et que vous mettiez un terme à cette situation équivoque.

★ *Une couturière bossue.* — Essayez de ne pas trop vous voûter en cousant et, d'autre part, faites de la gymnastique matin et soir afin de remédier à l'inconvénient de votre métier. Votre crème est trop grasse ; n'en mettez pas le soir avant d'aller au lit. Employez plutôt un bon astringent.

TANTE ANNE-MARIE

DE-CI DE-LA...

Avant d'employer des œufs que vous avez conservés dans la glacière, il est bon de les laisser à la température de la cuisine. Ils auront ainsi plus de volume s'ils sont employés battus, et cette précaution les empêchera de craquer s'ils doivent être bouillis.

•

Ne jetez jamais les sandwiches qui restent après une réception. Faites-les frire au beurre et servez-les tout chauds. Vous les trouverez tout aussi excellents.

•

Pour séparer les blancs des œufs, il existe un moyen très simple : placez un entonnoir sur un verre et cassez chaque œuf dans cet entonnoir ; le jaune restera dans celui-ci alors que le blanc tombera dans le verre par l'orifice étroit de l'entonnoir.

•

Pour retirer, sans le briser, un poisson du plat dans lequel il a cuit, placez une mousseline à beurre dans le fond de ce plat. La cuisson terminée, prenez la mousseline par les coins, le poisson se trouvera ainsi également soulevé et il n'y aura qu'à retourner le tout sur le plat de service.

•

Quand vous choisissez un poisson, pressez la chair sous votre doigt : si la chair revient à sa position normale, le poisson est frais ; si, au contraire, l'empreinte de votre doigt reste marquée, il n'est pas frais. Les yeux des poissons doivent être brillants, jamais creux ou voilés, et ses ouïes d'un beau rouge.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Comment inculquer à nos concitoyens l'art de l'exactitude ?

Croyez-moi si vous le voulez, mais je me tourne les sangs plusieurs fois tous les jours à attendre chez moi, ou dans un établissement public, ou tout simplement dans la rue, celui qui m'a dit par téléphone : « Entendu. Je serai là à six heures précises. » Pour plus de précaution, je fais régler ma montre sur la sienne et me voici au lieu indiqué trois minutes avant l'horaire fixé. Et j'attends, et j'attends, et je me ronge d'impatience et je guette tous les nouveaux venus, me tordant le cou et me morfondant et me livrant avec humeur à toute sorte de commentaires sur l'incorrection du bonhomme à l'intention duquel je prépare des phrases comme celles-ci : « Vraiment, cher ami, je suis outré !... » « Non, non, aucune excuse n'est valable. Pourquoi me condamnez-vous à vous attendre alors qu'il vous eût été aussi facile qu'à moi d'être précis ? » Je pense même m'en aller tout bonnement, question de lui donner une bonne petite leçon. Mais où le retrouverai-je ensuite ? L'affaire que j'ai à traiter ne supporte pas de délai. Enfin, après une bonne demi-heure, le voilà qui arrive avec à peine un léger mot d'excuse sur les lèvres : « J'ai été pris malgré moi, mais, vous voyez, je ne vous ai pas oublié. » Son inconscience est si désarmante que vous n'en pouvez mais, et que vous abordez de suite le sujet qui vous intéresse.

Si la chose se produisait occasionnellement, mon Dieu, vous passeriez outre, mais je ne saurais vous dire, ma cousine, le nombre incalculable de fois où il m'est arrivé, et où il m'arrivera encore, j'en suis certain, de faire le pied de grue, car il m'est aussi impossible de manquer de précision que vous de n'être pas jolie...

Mais, ce matin même, l'inexactitude de mon prochain a atteint son comble. Oyez vous-même et dites-moi si la patience légendaire que manifeste votre cousin en toute occasion n'a pas été mise à rude épreuve, et jugez si j'ai le droit de me révolter contre l'inconvenance d'autrui.

J'avais donc rendez-vous à huit heures trente du matin, au pas de ma porte. C'est le moment où d'habitude je suis encore plongé dans ma baignoire à établir mon plan pour la journée. Mais il ne fallait pas rater l'occasion, car l'entrevue me tenait particulièrement à cœur. A huit heures vingt-sept, j'étais donc là à faire les cent pas devant ma maison et observant les allées et venues des passants. Distrait par l'animation du spectacle, je ne me rendis compte du retard du quidam qu'un quart d'heure après. « Tiens, tiens, qu'est-ce qui a pu lui arriver ?... Si j'allais lui téléphoner ?... Mais s'il venait entre temps ? » Je me décide d'attendre encore. Il est neuf heures cinq. Je cours à la pharmacie la plus proche, empoigne le récepteur, tourne nerveusement les numéros ! « Allô !... » La voix grosse de sommeil, mon interlocuteur m'explique qu'il a passé une très mauvaise nuit et qu'une pilule de gardenal, absorbée en dernière ressource, l'a terrassé. L'excuse est plausible. Le rendez-vous est donc remis à midi chez ce pâtissier connu. Pour m'y trouver, je bâcle mon travail, hèle un taxi et m'installe au lieu fixé, me demandant malgré tout : « Arrivera-t-il cette fois enfin ? » Nenni. Je vois défiler devant moi mille visages inconnus ou indifférents, mais point celui de mon bonhomme. Ah çà, aurais-je, par hasard, mal compris ? Non, non, il a répété deux fois le nom de cet établissement. A une heure je commence à avoir faim et aussi, comme vous le pensez bien, à être exaspéré de rage que j'extériorise en marmonnant ou en tapotant la table au rythme d'un air qui me vient à l'esprit. Je me lève finalement et gagne la sortie quand je me heurte soudainement à lui. Il me serre la main avec effusion, me prend le bras, m'entraîne à l'intérieur et me déclare le plus innocemment du monde : « J'ai filé une femme dans la rue. Qu'elle était belle ! Mon Dieu, qu'elle était belle ! J'ai dû faire tous les magasins de la rue Kasr-el-Nil, et quand je me suis permis de lui adresser les mots habituels par lesquels on cherche à expliquer à une femme l'impression qu'elle a faite sur vous, elle m'a tout simplement traité de goujat. »

Je n'avais donc plus, ma cousine, à le faire moi-même ! Enfin j'étais vengé. Mais, tout de même, quelle matinée passée à attendre !...

— N'accusez donc point seulement les femmes de ne point être ponctuelles ! vous exclamerez-vous triomphante.

Je n'accuserai plus personne, mon amie, ni les femmes, ni les hommes, ni personne, mais je vous promets bien qu'à l'avenir j'arriverai moi aussi à mes rendez-vous avec une demi-heure de retard.

Et peut-être, malgré tout, me faudra-t-il attendre encore...

Votre tout dévoué
SERGE FORZANNES

★ ECHOS DE LA SEMAINE ★

« LE TAUREAU » DU PACIFIQUE



Quelques mois après Pearl Harbour — le 15 septembre 1942 — l'amiral Nimitz adressa à ses hommes le message suivant : « J'ai une bonne surprise pour vous, les gars : l'amiral Halsey est de retour ! » Et quand la silhouette trapue du grand soldat apparut, une ovation des plus chaleureuses l'accueillit.

La campagne de Guadalcanal, commencée trois mois auparavant, allait de mal en pis. La flotte japonaise donnait du fil à retordre aux unités américaines... L'amiral Nimitz, commandant en chef du Pacifique, eut alors la bonne inspiration de nommer son ami Halsey — à qui toute la marine a donné le surnom... affectueux de « Bull » (le taureau) — commandant du Pacifique sud.

— Tuez des Japonais, tuez des Japonais et puis tuez encore plus de Japonais ! s'écria l'amiral Halsey.

▶ Au cours de la bataille pour « l'île sanglante » — comme a été surnommée Guadalcanal — l'amiral Halsey devint un héros. Quand on lui octroya sa quatrième étoile, il en retira trois de son épaulette et les fit envoyer aux veuves des contre-amiraux Callahan et Scott qui avaient trouvé la mort au cours d'une action de nuit :

— Dites-leur que ce sont leurs maris qui, en se battant héroïquement, me valurent mes quatre étoiles !...

▶ Un jour, la radio de Tokio, imitant celle du Dr Gœbbels qui s'informait toujours du fameux *Ark Royal*, s'enquit ironiquement :

— Où est Halsey ?

En entendant cette question, l'amiral s'exclama :

— Je leur enverrais bien un message pour leur signaler mes longitude et latitude, et les défier de venir me chercher ; mais Nimitz ne me le permettrait pas !...

Il y a quelques semaines, sans donner aucun signal, Halsey envoyait ses unités bombarder, pendant trois jours, la capitale même du Japon. Quelques jours plus tard, à la reddition du Mikado, Halsey était le premier à mouiller en rade de Tokio...

▶ Aujourd'hui que la guerre est bien terminée, l'amiral Halsey, âgé de 62 ans, a fait valoir ses droits à la retraite afin de faire place à des officiers plus jeunes... Récemment, s'adressant aux représentants de la presse américaine, il leur parla de la bombe atomique qu'il décrivit comme bien puissante...

— ...Mais chaque arme qui a été mise au point depuis l'époque où la guerre se faisait à coups de pierres a été accueillie comme l'arme décisive qui mettrait fin à toutes les guerres. Cependant, toutes ont été combattues par des contre-mesures. Je prévois que la bombe atomique aura elle aussi, son « antidote ». Le fantassin et le marin seront toujours nécessaires pour mener une guerre. Et je pense de même en ce qui concerne toutes les branches du service, les forces de terre aussi bien que de l'aviation. Tout le monde a contribué à gagner cette guerre.

LE CREDO DE M. BEVIN

Ernest Bevin, qui, dès le premier jour de son entrée au ministère des Affaires Etrangères britannique, s'est vu obligé d'affronter les problèmes les plus compliqués, a récemment fait connaître à la presse londonienne son credo politique. Le voici :

▶ Le centre de l'Europe peut devenir un champ immense de maladies à moins que les puissances occupantes n'y veillent attentivement.

▶ L'Allemagne doit être empêchée de devenir, encore une fois, une menace pour la paix mondiale, mais une nation de 65.000.000 d'âmes ne peut rester sans rien faire.

▶ Les Alliés ne devraient pas céder à leur sentimentalité et nourrir les Allemands. L'Allemagne devrait produire sa propre nourriture.

▶ Il devrait y avoir des élections libres et démocratiques à travers toute l'Europe.

▶ L'Extrême-Orient constitue un problème d'une importance toute particulière, car si l'on ne s'occupe pas davantage de ses populations si fécondes, une nouvelle guerre mondiale pourrait y éclater avant longtemps...

LA FIN DU « RASOIR NATIONAL »



Le ministre français de la Justice, M. Pierre Teitgen, est en train d'étudier — nous a-t-on récemment annoncé — la possibilité de remplacer la guillotine par la chaise électrique comme moyen d'exécution de la peine de mort...

A cette nouvelle, trois personnes, au moins, ont dû frémir d'angoisse... Ce sont, comme on l'a sans doute deviné, le fameux « Monsieur de Paris » et ses deux aides qui, depuis plusieurs générations, sont devenus les bourreaux nationaux de la France... Car, comme les rois, les exécuteurs publics, en France, exercent leur terrible emploi par dynastie... Et les Desfournaux, les Deibler et les Obrecht, qui depuis plusieurs générations ne se sont mariés qu'entre eux, ont « rasé » plusieurs centaines de criminels français depuis la fin du siècle dernier.

▶ Recevant la somme annuelle de £ 350, plus un supplément de £ 50 pour « entretenir » sa guillotine, Henri-Jules Desfournaux, actuel bourreau officiel, a coupé 351 têtes de 1895 jusqu'en 1939 et 72 autres têtes de 1939 à 1944...

Impopulaire parmi les pacifiques citoyens, surtout pour avoir impitoyablement achevé un groupe de jeunes patriotes, en 1941, sans révéler d'émotion devant leur cri de « Vive la France ! », Desfournaux s'évanouit, cependant, au moment d'exécuter l'empoisonneuse Louise Ducourneau, la première femme à être guillotinée en France depuis 53 ans... Son assistant Obrecht fut obligé de terminer la « besogne » à sa place.

▶ L'oncle de Henri, Léopold Desfournaux, qui « opéra » entre 1872 et 1895, avait 413 têtes à son crédit... Sa femme Georgette n'était autre que la fille de Louis Rogis (318 têtes), assistant du fameux « Monsieur de Paris » Anatole Deibler.

▶ Ce dernier, l'un des plus redoutables bourreaux de l'histoire française, « rasa » 456 têtes au cours de sa longue carrière... Mais son fils Marcel refusa de suivre la voie paternelle. Aussi la succession alla-t-elle à un simple novice qui n'avait, à son actif, que 203 têtes seulement, mais qui avait ce mérite incomparable d'avoir épousé la belle-sœur de Deibler. Et c'est André Obrecht qui se trouve aujourd'hui être l'héritier de la guillotine de Desfournaux...

Quoique contraire à l'opinion du grand physicien d'Arsonval qui assure que la chaise électrique ne tue pas instantanément et qu'il faut « 10 à 15 minutes pour transformer un homme en une masse de chair grillée sur la chaise électrique, tandis que la guillotine tue en un dixième de seconde ». Pierre Teitgen, comme nous l'avons dit, envisage sérieusement le remplacement de la guillotine, d'autant plus que depuis quelques mois les exécutions n'ont eu lieu que devant des pelotons d'exécution, puisque les criminels sont tous des criminels de guerre et que la mauvaise condition des routes empêche le transfert du « rasoir national » d'une ville à l'autre...

Et André Obrecht risque de voir son avenir brisé par un simple trait de plume du ministre de la Justice...

LEURS PLANS D'APRÈS-GUERRE

Maintenant que la guerre est bien finie, les grands chefs militaires des Etats-Unis ont pris leurs dispositions pour exécuter leurs plans d'après-guerre, auxquels ils pensent, probablement, depuis de longs mois :

▶ Le général Marshall, qui a passé l'âge de la retraite (64 ans) en décembre dernier, démissionnera, selon toute probabilité, dans les quelques semaines à venir. Cela le rendra d'autant plus libre pour préparer sa défense au sujet de l'accusation qui pèse sur lui depuis la publication du rapport de Pearl Harbour.

▶ L'amiral Ernest King — quoique paraissant assez jeune — atteindra l'âge de 67 ans au début de novembre prochain. Il a déjà rendu publique son intention de se retirer de la carrière le jour de son anniversaire.

▶ Quant au général Henry Arnold, le benjamin des trois, puisqu'il n'est âgé que de 59 ans, il a été le plus éprouvé des commandants en chef par l'effet de la guerre. L'organisation et la responsabilité entière de l'aviation américaine à travers le monde sont cause de ses tempes blanchies. A une récente conférence de presse, il déclara : « J'ai l'intention de prendre ma retraite et de passer mes journées couché sous un chêne, et je vous garantis que j'abattrais le premier « type » qui me survolera en avion ! »

Rappelons, en passant, que « Hap » Arnold a organisé une aviation forte de 64.591 avions et de 2.282.259 aviateurs !...

▶ Quant aux remplaçants de ces trois « cominch » (abréviation de *commander-in-chief*), le magazine *Time* prévoit que le général Eisenhower remplacera Marshall, que l'amiral Nimitz, héros du Pacifique, prendra la place de King et que le général Spaatz commandera l'aviation américaine en remplacement d'Arnold...

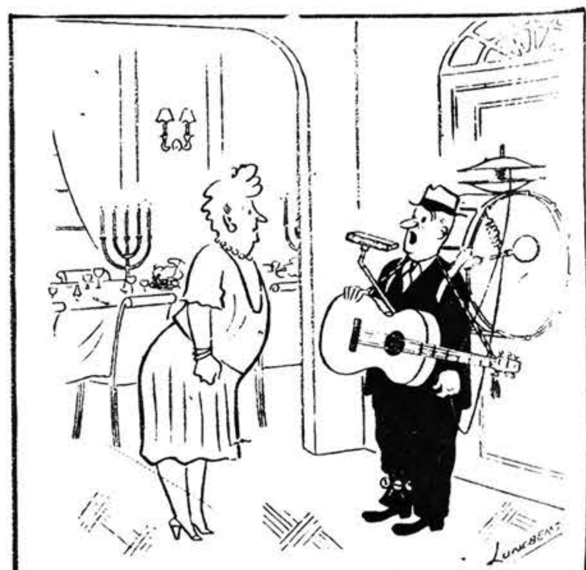
DEUX VEUVES ALLEMANDES

▶ Dans un camp d'internement, sis dans les faubourgs de Rome, *Frau* Margaret Himmler, veuve du terrible chef de la Gestapo, fut secouée d'un long frisson quand un reporter l'informa que son mari s'était suicidé au moment de son arrestation... Capturée dans le Tyrol autrichien, en juin dernier, *Frau* Himmler déclara qu'elle avait parlé à son mari pour la dernière fois, quand il lui avait téléphoné de Berlin, à Pâques, pour lui souhaiter une bonne fête. Depuis ce jour-là, elle avait tout ignoré de lui...

Ils étaient tous deux membres du parti nazi quand ils s'étaient mariés en 1928... Et jusqu'aujourd'hui, la veuve de Heinrich Himmler ne cache pas ses sentiments hitlériens... A un reporter qui l'interviewait, elle déclara, l'autre jour :

— La guerre continuera, vous verrez. L'Amérique et l'Angleterre ne pourront jamais collaborer avec la Russie.

▶ A Berlin, la veuve de l'as de l'aviation allemande, Ernst Udet, nia, récemment, que son mari ait péri dans un accident d'avion, comme l'avait annoncé la propagande du Dr Gœbbels en 1941... Et plusieurs voisins confirmèrent le fait qu'Udet s'était tout simplement suicidé. La raison : Udet n'avait jamais adhéré au parti nazi, mais, grâce à sa célébrité, il était devenu le chef de la production de la *Luftwaffe*. Quand Hitler lui réclama plus de bombardiers pour détruire les Iles Britanniques, Udet refusa, et essaya de convaincre le Führer de la nécessité d'avoir plus de chasseurs... Gœring lui déclara, un jour, que Hitler était furieux contre lui. Udet rentra aussitôt chez lui et se tira une balle plutôt que de risquer d'aller pourrir dans un camp de concentration.



— Pour deux dollars de plus, je puis également servir les sandwiches.
(D'après « The Saturday Evening Post »)

LE CHANT DE PIERRETTE...

Dans le petit jardin attenant à la maison de ses parents, Pierrette Regimbal joue toute seule, ses béquilles près d'elle. C'est une frêle et pâle petite fille de huit ans... Depuis sa naissance, elle souffre d'une claudication prononcée, qui lui interdit de marcher sans le secours de ses béquilles... Chaque matin, quand les rayons du soleil deviennent assez chauds, ses parents — qui ont donné le jour à une ribambelle de douze enfants dont elle est la septième — l'envoient dans le jardin pour réchauffer ses membres frêles...

Soudain, Pierrette arrête son jeu. Il lui semble qu'une... *présence* vient de se faire « sentir ». Elle lève la tête... Saint François d'Assise est là devant elle... Elle se précipite vers lui — pour un moment son infirmité est guérie — et lui touche les mains... Elle remarque alors que ses propres mains, à elle, sont entièrement tachées de sang... Elle court vers sa mère en s'appuyant sur ses béquilles, car son infirmité est revenue, et lui raconte sa vision. Mais Madame Regimbal, incrédule, se contente de hausser les épaules et de lui laver les mains...

Le lendemain, saint François réapparut à la petite fille et lui dit qu'elle n'aurait pas dû laver ses mains. Elle s'approcha de lui et le toucha. Mais, cette fois-ci, elle se contenta d'essuyer le sang qui les tachait avec une serviette. Alors le saint lui déclara solennellement que tout ce qu'elle toucherait deviendrait une relique sacrée... Puis il disparut... Cela se passa il y a cinq ans, à Val d'Or, à Québec (Canada).

Depuis ce jour-là, saint François d'Assise, suivant les confidences de la petite Pierrette, lui apparut régulièrement deux fois par semaine, soit dans le jardin de sa maison, scène de sa première apparition, soit sur un rocher au dehors de la ville.

Et comme la jeune Bernadette Soubirous allait à la colline de Lourdes, Pierrette, elle, se rendait au roc chaque jour, à 3 heures de l'après-midi, pour apporter son aide aux malades et aux paralytiques... que les rumeurs de la sainte vision avaient fait venir de loin...

Et à mesure que les années passaient, l'histoire se répandit, dans les alentours, que Pierrette était douée de pouvoirs miraculeux et pouvait, par l'intercession de saint François, guérir les maladies... Les autorités civiques de Val d'Or allèrent même jusqu'à contribuer, pour une large part, à la construction d'une grotte pour la « petite sainte »...

Comme d'habitude, il y eut de nombreux sceptiques qui haussèrent les épaules, mais des catholiques fervents jurèrent qu'ils avaient eux-mêmes assisté à des miracles provoqués par Pierrette Regimbal.

Ainsi, un mineur insista qu'il avait vu de ses propres yeux sa belle-mère, sourde depuis plusieurs années, recouvrer soudainement l'ouïe après avoir touché la « sainte enfant ». Un certain Clermont Roy, qui déclara avoir vu deux enfants paralysés complètement guéris par la petite fille, assure que son propre enfant, âgé de huit ans, et muet de naissance, a commencé à parler après une seule visite à Pierrette.

Cependant le père de Pierrette, un simple fonctionnaire, n'est guère content de tout ce qui se passe au sein de sa famille. Il craint la colère de l'Eglise.

Cette dernière, soucieuse de faire toujours la distinction entre la stricte vérité et la supercherie, au point qu'elle s'interdit de reconnaître tout « miracle » tant que la personne qui le fait est encore en vie, garde encore le silence au sujet du cas de Pierrette...

Mais les « pèlerins » n'en continuent pas moins à se rendre par centaines chaque jour à la grotte du Val d'Or pour assister aux « miracles » de la « petite sainte » de treize ans...

INVENTIONS SECRÈTES DISPARUES

Au moment où, à travers toute l'Amérique, et même en Europe, est débattue la question pour les Etats-Unis de garder ou de dévoiler le secret de la bombe atomique, rappelons ces quelques inventions... secrètes qui disparurent avec la fin tragique de leurs auteurs :

▸ En 1895, la découverte d'un nouvel explosif appelé « fulminate » valut à son inventeur anglais, Sawbridge, une offre de 100.000 dollars de la part du gouvernement allemand... Les premiers essais prouvèrent que la puissance du « fulminate » pouvait tripler la portée d'une balle et révolutionner la balistique moderne... Mais Sawbridge refusa de vendre sa découverte à un pays étranger avant de la proposer à son propre pays... Et au moment où le gouvernement britannique était sur le point de signer un contrat en bonne et due forme, la nouvelle lui parvint que le laboratoire dans lequel Sawbridge faisait ses expériences venait de sauter... avec le savant lui-même... Sawbridge n'avait laissé aucune note écrite au sujet de son invention. Et toutes les recherches des experts dans les débris du laboratoire ne donnèrent aucun résultat. Le « fulminate » est, jusqu'ici, resté inconnu.

▸ Luigi Taranti, un prêtre italien, avait, en 1861, perfectionné un moyen de fabriquer des vitraux peints qui rivalisaient avec ceux, aujourd'hui disparus, des Anciens. Quittant les ordres, il installa son propre laboratoire et se consacra entièrement à son invention. Peu à peu, il produisit les plus fins vitraux en couleurs des fenêtres italiennes. Mais un an plus tard, en 1862, on le trouva mort, à la suite d'un empoisonnement de sang. Et le médecin décréta que cet empoisonnement provenait des matières chimiques utilisées dans le procédé secret du prêtre... Et ce secret était si bien gardé qu'il l'emporta avec lui dans la tombe.

▸ Une autre victime de son invention secrète est Adams, qui découvrit le métal miraculeux qu'il baptisa thallium. Pendant cinq ans de recherches ardues, Adams essaya de découvrir un métal aussi solide que l'acier, mais moitié moins lourd et moins coûteux. Une fois que ses propriétés furent démontrées, des commandes pour plusieurs milliers de tonnes de ce précieux métal commencèrent à affluer sur le bureau d'Adams. Mais il était déjà trop tard. L'intelligence de l'inventeur avait cédé sous la considérable tension provoquée par ses recherches... Adams devint fou et l'on fut obligé de l'hospitaliser dans un asile d'aliénés... Lui aussi n'avait pas enregistré son invention, et il refusa obstinément d'en révéler les détails qu'il emporta avec lui, dans la tombe, deux ans plus tard.

GASPILLAGE...



Cette anecdote authentique nous parvient un peu en retard, mais elle vaut la peine d'être rapportée...

L'action se déroula en Nouvelle-Guinée... Dans ce coin perdu de la jungle... pacifique, le temps passe lentement, très lentement... Un jour, trois soldats américains décidèrent de tenter leur chance à l'ancien jeu de la roulette russe... L'un d'eux sortit son revolver, introduisit une balle dans le barillet à six ouvertures et le fit tourner à plusieurs reprises. La balle avait ainsi une chance sur six de se trouver en position d'être tirée...

Le premier soldat approcha le canon de l'arme de sa tempe et pressa sur la gâchette... Un simple déclic en résulta... Aucune balle ne sortit. Le second soldat répéta le même geste... Même résultat.

Le troisième avait moins de chance. Le barillet s'était, cette fois-ci, placé dans la position... correcte. A peine le soldat avait-il pressé sur la gâchette que la balle partit et que du sang gicla sur son front... Heureusement la blessure n'était que superficielle.

Mais le haut commandement ne l'entendait pas de cette oreille-là... Une fois rétabli, le blessé fut passé en cour martiale. Le juge était décidé à donner un exemple. Mais il ne put découvrir, dans son code, aucune loi interdisant aux soldats de jouer à la roulette russe... Aussi, après avoir feuilleté à plusieurs reprises son dossier et son livre de lois, décida-t-il de s'arrêter à la seule accusation possible...

...Et le malheureux « G.I. Joe » fut condamné pour avoir... gaspillé les munitions de l'armée américaine...

N. A.

DELASSONS-NOUS...

PETITS PROBLEMES AMUSANTS

MESSIEURS ET DAMES

Dans une réunion, le nombre des femmes est le tiers de celui des hommes. Mais quatre hommes étant partis, le nombre des femmes est devenu les 2/5 de celui des messieurs.

Combien y avait-il, au début, de dames et de messieurs ?

ATTENTION A LA PEINTURE

Un ouvrier peut peindre 2 maisons en 12 jours et un autre ouvrier peint 5 maisons en 15 jours.

S'ils s'associent pour leur ouvrage, combien de temps leur faudra-t-il pour peindre une rangée de 10 maisons ?

Bien entendu, les maisons sont identiques.

NE DITES PAS... MAIS DITES...

Ne dites pas : Nous deux mon père. *Dites* : Mon père et moi.

Ne dites pas : Toute l'œuvre de Bourget. *Dites* : Tout l'œuvre de Bourget.

Ne dites pas : La panacée universelle. *Dites* : La panacée.

Ne dites pas : Je pars à la campagne, en voyage. *Dites* : Je pars pour la campagne, pour un voyage.

Ne dites pas : Se faire pendants. *Dites* : Faire pendants.

Ne dites pas : Un perce-neige. *Dites* : Une perce-neige.

Ne dites pas : Il chante à la perfection. *Dites* : Il chante dans la perfection.

Ne dites pas : Il va de mal en pire. *Dites* : Il va de mal en pis.

Ne dites pas : Pour si grand que... *Dites* : Pour grand que, si grand que...

Ne dites pas : Le premier promoteur, le premier protagoniste. *Dites* : Le promoteur, le protagoniste.

Ne dites pas : Je ne m'en rappelle pas, je ne me souviens pas. *Dites* : Je ne me le rappelle pas, je ne m'en souviens pas.

LE BONHEUR DANS LE MARIAGE

Le mariage est, sans contredit, l'état de perfection sociale.
Napoléon Ier

C'est une religieuse liaison et dévote que le mariage : voilà pourquoi le plaisir qu'on en tire, ce doit être un plaisir retenu, sérieux et mêlé à quelque sévérité... On ne se marie pas pour soi, quoi qu'on dise ; on se marie autant ou plus pour sa postérité, pour sa famille. L'usage et l'intérêt du mariage touchent notre race bien loin par delà nous.
Montaigne

Les jeunes gens se doivent marier au plus tôt qu'ils pourront... car c'est une juste chose et bonne qu'un loyal mariage. Une des plus grandes richesses que l'on puisse acquérir en peu de temps, c'est d'épouser une femme à qui Dieu a donné la grâce d'avoir une bonne renommée et de mettre au monde de bons enfants...
Philippe de Novare



— Mais alors vous ne dotez pas votre fille ?

— Pour quoi faire, mon petit gars, puisque vous venez de me dire qu'elle était un trésor...

L'ESPRIT DE JEAN FINOT

● L'âge d'aimer et d'être aimée s'est singulièrement élargi. La femme de trente ans se trouve aujourd'hui distancée par celle de quarante et même celle de cinquante. Les hommes qui ont profité, à leur tour, de cette évolution sentimentale seraient sans doute mal venus de la reprocher à la femme. La littérature et le théâtre ne font que consacrer l'âge avancé, dans la vie de leurs héros et héroïnes.

● Les exercices physiques et les nobles passions du sport vont retarder l'éveil de l'instinct génésique dont le fonctionnement précoce avilit l'âme et enlaidit le corps. Une nouvelle morale sexuelle est sur le point de naître, devant doter les humains de plus de dignité et partant de plus de beauté morale.

PHOTOS-DEVINETTES



Cette habitation est :
a) une cabine
b) une cabane
c) un cottage
d) une baraque

Reconnaissez - vous cette actrice ? C'est :
a) Joan Leslie
b) Martha Scott
c) Ethel Barrymore
d) Bette Davis

Les femmes portaient autrefois :
a) un pouf
b) une tournure
c) un gigot
d) un nœud

RIONS

Une ex-cantatrice d'un petit théâtre qui, actuellement, gagne sa vie comme demoiselle de salle dans un restaurant, sert un repas à l'ancien chef d'orchestre du théâtre.

— Me reconnaissez-vous encore ? demande-t-elle au musicien en lui présentant la note.

Le brave chef d'orchestre jette maintenant un coup d'œil sur la femme, puis un autre sur la note, et dit en souriant :

— Je vous reconnais parfaitement : la note n'est pas juste !

●

— Monsieur, la personne qui attend dans l'antichambre s'impatiente

— Mais voilà plus d'une heure que je vous le répète : je vais la recevoir dans une minute.

●

Au restaurant :

Le client. — Garçon, est-ce que vous servez des huîtres, ici ?

Le garçon. — Oui, monsieur. Nous servons n'importe qui !

●

Le professeur. — Quelle différence y a-t-il entre l'électricité et un éclair ?

L'élève. — On n'a rien à payer pour les éclairs.

●

Robert (petit frère). — Est-ce que c'est signe de santé d'avoir les joues rouges ?

Georgette. — Oui. On le dit...

Robert. — Alors tu te portes mieux à droite qu'à gauche...

(*LES SOLUTIONS EN PAGE 12*)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)